

LA REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUANTE-ET-UNIÈME ANNÉE

N° 4. — AVRIL 1908

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 4 fr.

SOMMAIRE

Les Bibles (*suite*), E. GRIMARD, p. 193. — Causeries sur l'Évolution de l'Idée Religieuse (*suite*),
SENEX, p. 206. — Les ventouses d'Eusapia, A..., p. 212. — Aux Spirites Chrétiens, J. F..., p. 214.
— M. Craddock et sa médiumnité (*suite et fin*), p. 230. — Cercle Allan Kardec, p. 235. — Deux
lettres ouvertes à propos de Jérusalem, LÉOPOLD DAVIL, p. 237. — Photographie de l'Invisible,
p. 242. — Eglise Spirite, LÉOPOLD DAVIL, p. 245. — Esprit, âme et corps, GAY, p. 253. —
Bibliographie, p. 254.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

—
Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par AKSAKOF (Alexandre)

Prix de l'ouvrage : 20 francs. — Pour nos abonnés, 15 francs.

AVIS IMPORTANT

Un certain nombre de nos abonnés ont oublié de nous envoyer le montant de l'annuité 1907 que nous serions heureux de voir rentrer. Courant du Mois nous ferons toucher les annuités 1907 et 1908 par la Poste et ajouterons 0 fr. 80 de frais au prix de l'abonnement, frais que l'administration de la Revue ne peut supporter.

LES ABONNEMENTS SE PAIENT D'AVANCE

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque numéro.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 49 premières années, 1858 à 1906, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 et 1906 (14 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 50^e année 1907, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. **Prix SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.**



NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

51^e ANNÉE.

N^o 4.

1^{er} AVRIL 1908.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Les Bibles

(Suite) (1).

LE BOUDDHISME

En dépit des prétentions qu'affichent les sectateurs du Christianisme se targuant, non seulement d'une prépondérance prétendue en matière de dogme, mais encore de celle qu'ils s'imaginent avoir en fait de leur supériorité numérique et qui, pour ces deux raisons réunies, semblent croire que la religion occidentale est à peu près la seule qui mérite la considéra-

(1) Voir les *Revue*s d'Août à Décembre 1907, et Janvier, Février, Mars 1908.

tion des peuples, l'on est contraint de constater que le tiers tout au moins de la race humaine tout entière suit les enseignements dogmatiques de la religion de Bouddha.

Il importe toutefois de reconnaître qu'à la suite des travaux approfondis auxquels se sont livrés certains orientalistes qui ont été fascinés par le charme de la personnalité elle-même de Bouddha, non moins que par l'élévation et la pureté de ses enseignements, l'attention d'un assez grand nombre de chrétiens s'est portée vers cette doctrine. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Bouddhisme a plus d'attraits pour l'esprit européen que le Brahmanisme et le Zoroastrisme, alors surtout qu'il s'agit de celui qu'on enseigne dans l'Église du Sud. Le Bouddhisme de l'Église du Nord, c'est-à-dire celui du Thibet et de la Chine, se rattache si étroitement au Brahmanisme par sa théogonie ou notion qu'il se fait des dieux, par son dogme relatif à la continuité du Moi, sa conception des états de conscience qui succèdent à ce que l'on appelle la mort, enfin par ses rites et ses cérémonies... que ce Bouddhisme, disons-nous, a moins d'attraction pour l'Européen, dont l'esprit bien plus pratique que métaphysique a pour tendance naturelle de se détourner des spéculations que provoquent les notions concernant les mondes invisibles.

Dans l'Église du Sud, ce côté mystique a disparu, tout au moins en apparence, par la raison toute simple que les livres qui s'en occupent n'ayant pas encore été traduits ne sont que très peu connus dans nos régions européennes. — La situation vraie est celle-ci, déclare M. A.-P. Sinnett d'un ton péremptoire, Ceylan, c'est-à-dire l'Église du Sud, est saturée de Bouddhisme exotérique, alors que le Thibet, c'est-à-dire l'Église du Nord, est imprégnée de Bouddhisme ésotérique. Le premier ne s'occupe que de la morale seule, pendant que le second, ou plutôt les Adeptes du Thibet, en plus de la morale, s'occupent de la Science du Bouddhisme.

Quoi qu'il en soit de ces distinctions, il est incontestable que le Bouddhisme, sans désignation spéciale, passe à juste titre aux yeux de nombre d'Occidentaux pour un admirable système de morale, en ce sens que cette morale s'allie à un tel libéralisme d'esprit et se réclame si loyalement du contrôle de la raison, alors qu'il s'agit de la justification des principes sur lesquels elle se fonde, que tels et tels chrétiens et en assez grand nombre, nous l'avons dit, se sont détournés des formes grossières qui caractérisent la religion occidentale, pour aller chercher, dans celle de l'Orient, un refuge contre le scepticisme absolu vers lequel, en leur âme et conscience droite, ils se sentaient irrésistiblement entraînés.

Une chose étrange qu'il faut signaler en passant, c'est que c'est à l'heure même où se sont manifestés ces sentiments de sympathie pour le Bouddhisme, que se sont révélés chez les indigènes d'Asie des sentiments de

nature tout inverse qu'il faut attribuer, à coup sûr, à la fausse interprétation que les plus récents disciples du Bouddhisme ont donnée de l'enseignement de leur Maître. Il n'en est pas moins vrai que dans le pays même où est né ce Maître et au sein du peuple auquel le rattacha sa vie entière, ses doctrines sont aujourd'hui tombées dans un tel discrédit que presque personne ne consent à se qualifier de bouddhiste.

Certes, ce n'est pas là ce qu'avait rêvé le sublime Instructeur. Étant donné que sa doctrine est la fille incontestable de l'Indouisme, quoique née à une époque relativement moderne et que les textes bouddhiques, quand on sait les lire, sont l'écho fidèle des textes indous, n'est-il pas évident que la forme moins métaphysique dont cette doctrine est revêtue a été choisie par Bouddha lui-même, dans le but d'en répandre les principales vérités au delà des limites de l'Inde elle-même, parmi des populations moins intellectuelles que ne l'est la nation qui l'habite?

Passons donc, sans insister davantage, et procédons à l'étude de cette doctrine si controversée. Mais, avant d'en spécifier les détails, embrassons-la d'un coup d'œil synthétique. De même que le voyageur qui se propose de visiter une région plus ou moins étendue, se plaît à monter sur telle montagne qui la domine d'un horizon à l'autre, de même allons-nous faire en étudiant la philosophie de cette religion qui se rattachant de tous points à l'Indouisme en possède la caractéristique générale.

Nous avons parlé des révélations indoues universellement connues sous le nom de Védas. Nous savons combien se modifient, au cours des âges, les communications qui nous sont faites par les Instructeurs délégués, aussi est-ce en quelques mots que nous allons montrer par quels détours les philosophies nées des révélations védiques, les ont modifiées, parfois défigurées, pour les recomposer finalement en une religion de forme définitive.

Dans toutes les complexités d'une science méthodiquement progressive, la primitive foi indoue n'a pas tardé à se pétrifier sous ses propres interprétations, ainsi que l'a fait le génie de la Grèce, sous l'érudition de l'École alexandrine. Cependant, en ses dernières lueurs qui se sont prolongées jusque dans le Moyen âge, l'imagination orientale a illuminé d'un assez vif éclat les problèmes qu'elle-même avait fait surgir des premières données théogoniques. L'originalité de la philosophie du Gange ne consiste pas uniquement en confections de figures de rhétorique et ce qui le prouve, c'est qu'on peut la résumer, presque tout entière, dans cette étrange et troublante question que l'on retrouve au fond de tout le système : comment l'homme peut-il devenir Dieu ?

Oui, bien étrange est cette question, car c'est dans la combinaison singulière d'un excès d'ambition spirituelle, avec un excès d'humilité contraire, qu'évolue la pensée indoue. N'est-ce pas, en effet, au moment même où

l'homme s'éveillant sous l'arbre de la Science du paradis terrestre, s'évertue à devenir l'égal de Dieu, que cette arrogante velléité se trouve enrayée par un sentiment d'ordre tout différent, de telle sorte qu'il s'avoue que pour se « déifier » il lui faut tout d'abord renoncer à la conscience qu'il a de lui-même et qu'il ne parvient à s'adorer comme dieu qu'après avoir anéanti, ou peu s'en faut, tout ce qui restait en lui de l'homme.

Nulle exagération dans cette attestation bizarre. Se dépouiller de toutes les contingences, s'isoler de la nature et de la matière, pour n'avoir plus à rétrograder en de compromettantes métempsycoses et pouvoir s'élancer dans le domaine de l'immuable... S'évanouir enfin dans les délices d'une extase éternelle, n'est-ce pas là l'objectif, le rêve suprême du sage, si bien que moins il a conscience de son être interne, plus il se rapproche de son apothéose, c'est-à-dire du Nirvâna. Si le sommeil et ses doux rêves sont l'image fugitive du parfait bonheur, aux yeux du candidat à l'immortalité, la mort n'en est-elle pas la réalisation ? De là, le proverbe indou bien connu : « Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, et mort que couché. » Pour ceindre sa couronne, l'humanité doit donc commencer par se renier elle-même... ce qui est exactement le contraire du panthéisme moderne, dans lequel l'homme prétend, à visage découvert, absorber en lui la divinité tout entière. Tel est le chemin qu'a parcouru la philosophie orientale.

Toutefois, il y a eu des étapes dans cette course à l'abîme transcendant de l'immortalité. Au début, la philosophie est toute orthodoxe. Elle ne s'appuie que sur l'autorité de la révélation brahmanique, ne connaît d'autres vérités que celles que proclament les Védas interprétés par les saints que l'on pourrait appeler les Pères de l'Église indoue.

Plus tard, s'annonce une autre époque. Entrant dans un âge analogue à ce que fut plus tard notre scolastique, la philosophie commence à avoir conscience d'elle-même. Elle admet, sans doute encore, le fond des dogmes révélés, elle prétend même les confirmer, mais, somme toute, les dénature, en les expliquant à sa manière. Car voilà bientôt que tous ces dieux incarnés qui peuplaient l'univers, que ces dieux enfantins « baptisés dans des océans de lait », couronnés de plumes ou de feuilles de lotus, ornés de bracelets et de colliers, se changent en de simples catégories de facultés morales. La trinité toute matérielle d'Indra, aux trois têtes, la trinité plus profonde de Brahma, elle-même fondée sur l'idée de l'Être en soi dont le Verbe créateur planait sur les eaux — comme le répétera plus tard la Genèse juive parlant de l'Esprit de Jéhovah — ces trinités vivantes deviennent, en se subtilisant encore, une pure abstraction métaphysique qui n'a plus de valeur que dans les écoles.

Enfin, s'ouvre la dernière époque. Maniant avec dextérité tous ses procédés raisonneurs et sceptiques, la philosophie désormais émancipée s'insurge

contre le dogme. Elle réduit en poudre la tradition. Elle peuple l'univers de stériles atomes. Acharnée à sa propre destruction, elle se dévore elle-même. L'Inde, alors, entre dans son XVIII^e siècle ; elle a ses encyclopédistes et, sur le seuil des pagodes, s'étale effrontément la théorie du néant absolu...

Tout est fini, sans doute ? Nullement, tout va recommencer ; nous touchons à une renaissance, car c'est ici qu'éclate le génie propre de l'Orient. C'est au moment où le doute semble avoir atteint sa dernière limite, que la foi surgit de cette mort intellectuelle. Une religion phénix dormait sous les cendres tièdes encore et voilà que cette Inde qui paraissait épuisée, desséchée, stérile à tout jamais, se trouve encore si vibrante de l'idée de Dieu, que le scepticisme n'y aboutit qu'à enfanter le Nouveau Testament de l'avenir.

C'est que — l'on ne saurait trop insister sur ce point — c'est que le scepticisme de l'Asie diffère à tous égards de celui de l'Occident. En ses ébranlements les plus profonds, son ciel reste peuplé, son doute a encore des idoles et son athéisme ses dieux. Lorsque, d'examen en examen, la philosophie a reculé jusqu'aux confins du vide, abîme sur les bords duquel l'Européen s'arrête défaillant, c'est là que l'Oriental se ressaisit et trouve un passage qui le conduit à une croyance plus épurée. Le néant, chose étrange, devient pour lui un néant fécond, qui, en dépit de ses négations accumulées, laisse subsister l'absolu, affranchi de toute alliance avec le contingent, le visible et le temps et l'espace, si bien que du fond de la désespérance, émerge une imprévue palingénésie sous l'ardeur fécondante de la lumière asiatique... Et la preuve, c'est que des derniers efforts de cette philosophie inconoclaste qui voulait tout détruire, l'on voit sortir la révélation de Bouddha qui, à l'heure qu'il est, compte plus de croyants, à elle seule, que ne peuvent en fournir le Christianisme et l'Islamisme réunis.

Las de tout croire l'homme s'est mis, un jour, à tout nier, et voilà que par ce chemin détourné, mais suivi jusqu'au bout, il rencontre toujours et partout cet infini qui l'obsède et l'étreint — tant il est vrai que nier, c'est encore croire.

Mais voici que naissent, ici, des discordances : Dans la religion de Brahma, l'Indou aspirait à incarner son Dieu dans tous les êtres, alors que dans celle de Bouddha, tel autre Indou ne cherche qu'une chose : le distinguer et l'éliminer de tout. Accord impossible. Que pouvait-il y avoir de commun entre cet Indra patriarcal et plus ou moins enchâssé dans la réalité et ce dieu subtil de Bouddha, si insatiable de spiritualité et de renoncements, qu'il se plonge dans le vide pour mieux se purifier des souillures de la vie ?

D'autre part, combien une doctrine issue de spéculations auxquelles l'idée du néant fournit ses éléments creux et négatifs, ne se prêtait-elle pas à l'accusation d'athéisme ? Le rapport du Brahmanisme et du Bouddhisme n'est-il pas celui de l'affirmation catégorique à la négation absolue, et de ce

rapprochement que devait-il nécessairement résulter, sinon le schisme inévitable ? Si le Christianisme, bien qu'il ait affiché la prétention de venir confirmer la loi de Moïse, n'a pu lui-même rester en Judée, comment le Bouddhisme qui reniait l'Ancien Testament de l'Inde, eût-il pu rester sur le Gange ?

Si maintenant l'on cherche quelles devaient être les conséquences philosophiques et sociales de ce nouveau dogme, l'on trouve tout d'abord que le Bouddhisme est, à certains égards, à l'antipode du panthéisme védique, puisque son dieu loin d'être mêlé à l'Univers en est tout au contraire séparé par un isolement volontaire. Ce que l'on trouve encore, c'est que de ce spiritualisme né du dernier effort de l'homme obsédé par le doute et de nature essentiellement dissolvante, ne pouvait sortir qu'une société toujours encline à se dissoudre elle-même. Étant donné que le dogme exige, sinon l'abolition complète, tout au moins l'effacement de toute personnalité privée ou collective, il est tout naturel que cette croyance conduise les hommes à la réprobation de toute idée de nation, pour s'ensevelir, en se pulvérisant pour ainsi dire, dans le milieu amorphe des mœurs cénobitiques et c'est pourquoi le monastère est en effet la cité normale du Bouddhisme condamné à s'enliser à tout jamais dans les ordres mendiants.

L'on reste vraiment confondu, en voyant comment à travers toutes les différences de temps et de lieux, la même conception spirituelle a produit dans le catholicisme du Moyen âge et dans le Bouddhisme de la haute Asie, des institutions, des mœurs, des singularités si parfaitement semblables que l'on croirait l'Orient et l'Occident plagiaires l'un de l'autre. Dans l'un et l'autre, l'on n'entend parler que de couvents d'hommes et de femmes, de missions, de pèlerinages, d'adorations de reliques et de conciles plus ou moins œcuméniques pour combattre le schisme, extirper l'hérésie et maintenir l'orthodoxie.

Or, que résulte-t-il de tout cela ? C'est qu'entre l'Asie et nous se manifeste une intransigeante, une irréductible incompatibilité. Nous ne voyons pas, nous autres Occidentaux, sans stupéfaction, ni presque scandale décevant, un Rédempteur des peuples comme Bouddha s'en allant, chaque jour, mendier de porte en porte, la sébile à la main... ce que firent, du reste, Jésus et ses disciples, dans les bourgades de la Palestine, — étrange, bizarre et nacceptable parasitisme.

Si la société entière de l'Orient a pu vivre jusqu'à ce jour dans cet extraordinaire *modus vivendi*, c'est qu'elle a conservé une certaine conscience de l'Être absolument spéciale, même après avoir tournoyé dans tous les remous du scepticisme ; mais cette conception, toute grande qu'elle puisse être, ne peut suffire à notre monde moderne. Individualité, morale, notion du devoir, responsabilité personnelle, activité, indépendance du Moi... où les trouvons-nous ?

Non pas dans le génie oriental, à coup sûr, puisque selon le Bouddhisme, non moins que selon le Brahmanisme, l'inaction, la contemplation passive du Yogui qui parvient à restreindre sa pensée et à paralyser son être... le sommeil éternel de la vie, enfin, noyée dans la catalepsie de l'immuable Nirvâna, sont le bien, la vertu et l'idéal suprême (1).

Eh bien, non. Il faut que le genre humain échappe à ce fallacieux et compromettant mirage. Il faut que se termine cet hypnotisme qui n'a que trop longtemps duré. Il est temps que le travail commence, que l'homme enfant s'éloigne de son berceau, revête la « robe prétexte » de sa virilité et marche hardiment vers l'avenir qui réclame de lui sa collaboration volontaire, dans l'œuvre douloureuse mais inéluctable de l'universelle évolution.



Quittons les généralités et abordons enfin les détails. L'enseignement essentiel de Bouddha, autrement dit la Bible de sa doctrine, est contenu dans les trois grandes sections de la littérature bouddhiste, c'est-à-dire les trois Pitakas.

Le premier est le Vinaya, il contient toutes les règles assignées par le Maître à l'ordre monastique dépositaire et gardien de la doctrine. Ces livres s'expriment plus clairement que d'autres au sujet du monde invisible. Ce n'est qu'à l'âge de soixante-onze ans que Bouddha exposa la doctrine ésotérique pour répondre à certaines questions que lui posait un de ses disciples.

Le second des Pitakas consiste en un Sutras, où se trouve la doctrine bouddhiste exotérique adressée aux classes populaires. Dans ces livres, sont consignés la vie du Prophète, tel qu'elle fut vécue dans l'Inde, et son enseignement, tel qu'il est tombé de ses lèvres.

Le troisième Pitaka, dont on connaît très peu de choses en Occident, a été composé environ trois cent soixante-dix-sept ans avant Jésus-Christ.

Ce fut pendant des centaines de vies que fut préparée la réincarnation finale, où fut atteinte l'illumination du sublime Instructeur qui, degré après degré, gravit la longue échelle de ces existences toutes remplies de ce dévouement et de cette abnégation par lesquels s'est manifesté son insatiable amour pour ses frères terrestres.

C'est dans un palais de roi, vaste et somptueux, que naquit l'enfant prédestiné qui devait être Bouddha et qui, sous le prénom de Gautama, fut tout d'abord prince héritier, puis mendiant volontaire, puis Instructeur des peuples, puis enfin, sa mission terminée, quitta notre planète, le front ceint de l'auréole divine, auprès de laquelle les couronnes des plus fiers poten-

(1) Tiré par extraits fragmentaires du *Génie des religions*, d'Edgar Quinet. (*Passim.*)

tats des royaumes terrestres ne sont que des hochets de puérile fantaisie.

Étrange entre toutes fut cette destinée, tout à la fois si humble et si glorieuse, où nous voyons se combiner l'humain et le divin, dans des conditions qui nous sont inconnues... plus étrange encore est cette personnalité mystérieuse qui, pour la *cinquième fois*, a renouvelé parmi les hommes ses réapparitions périodiques, sous ce même nom de Bouddha qui en est comme le sceau mystique et le titre à nul autre pareil.

Un Bouddha, dit M. Sinnett, revient sur la terre chaque fois qu'une des sept races qui constituent la grande période planétaire traverse notre globe et que la présence d'un Être qui puisse diriger cette humanité nouvelle devient chose nécessaire. Resplendissants de pureté céleste, patients, bienveillants, inlassablement dévoués, ces grands Esprits ouvrent la marche, aplanissent les sentiers et éclairent comme des phares lumineux la voie ténébreuse, où cette humanité essaie ses pas chancelants, en semant au fond de son cœur le grand principe du droit et de la justice, en imprimant, d'autre part, dans un nombre suffisant d'esprits réceptifs, les notions fondamentales concernant les lois de la vie, ses devoirs inéluctables et les prérogatives inaliénables de ses divines destinées.

Mais revenons à notre Bouddha. C'est dans la vallée du Gange qu'il naquit, à une centaine de milles, environ, de la ville sainte de Bénarès. Et maintenant, que n'a-t-on pas dit de cette naissance, « prétendue miraculeuse », comme celles de tous les Avatars qui, avant et après Bouddha, sont venus hypnotiser les hommes ? De quelles légendes grotesques ou extravagantes n'a-t-on pas cru devoir entourer le berceau du futur Rédempteur... oui, grotesques, extravagantes, et d'autant plus que les sceptiques gouailleurs et les critiques, eux-mêmes, ont, dans leur profonde ignorance, méconnu et défiguré telles expressions symboliques dont il eût été facile d'expliquer la signification ésotérique avec quelque réflexion et quelque bon vouloir.

Mais n'insistons pas davantage et contentons-nous de répéter, après quelques-uns des livres sacrés, que « la naissance de Bouddha mit en joie la nature entière et que les Dévas (dieux ou anges) pour témoigner de leur allégresse, répandirent des fleurs sur la mère et sur l'enfant divin (1) ». Quoi qu'il en soit, à ses autres noms, ses parents ajoutèrent celui de Sidharta (celui qui a atteint son but), en raison d'une prophétie faite peu après sa naissance, par un célèbre brahmane, annonçant que l'enfant « éclairerait toutes les nations de la terre ». Ajoutons que l'enfant sublime dont on proclamait ainsi la gloire future grandit, jusqu'aux premières années de son adolescence, sans paraître se douter le moins du monde de ses hautes destinées.

(1) La date de cette naissance est fixée par les Singhalais à l'an 623 av. J.-C.

Il est assez étrange de constater en pareille circonstance, que l'avenir de quelques-unes des plus grandes personnalités qui aient vécu sur notre terre, soit demeuré couvert d'un voile, à leurs propres yeux, tout au moins en apparence. N'en fut-il pas ainsi pour Rama, pour Krishna, pour Jésus, qui — quoi qu'en aient pu dire leurs légendes et leurs panégyristes — ne montrèrent pas dans leurs jeunes années qu'ils eussent eu conscience de la mission qui devait leur être confiée... Et il en fut de même pour Bouddha qui, jusqu'à l'époque de son mariage avec l'une de ses cousines, mena une existence noble, pure et belle, mais sans pressentiments apparents de son futur apostolat.

L'on nous raconte comment le roi son père qui ne rêvait pour lui qu'une royauté terrestre, sans se douter du rôle autrement glorieux qu'il devait jouer dans son empire spirituel, essaya de lui cacher tout ce que renfermait de souffrances et de misères l'entourage du trône qui lui était destiné.

C'était donc dans une sorte de palais enchanté que vivait le jeune héritier présomptif qui, dans l'insouciance de son âge, ne croyait qu'à la jeunesse, qu'à la beauté, qu'aux délices d'une vie dont il ne connaissait que les roses lueurs et les joies inaltérables.

Vaine tentative d'un père qu'aveuglait sa tendresse.

Ne voilà-t-il pas, en effet, qu'un jour, — obéissant à son insu aux injonctions du Déva qui le dirigeait — le prince éprouva le désir de sortir du palais. Monté sur un char magnifique que menait un conducteur de choix, il part, longe quelques rues, entre en pleine campagne et fait quatre rencontres successives.

Tout d'abord, ce fut un pauvre octogénaire pliant sous le faix des années. La vieillesse, spectacle inattendu pour lui qui n'avait jamais été entouré que de jeunes et frais visages...

— Qu'est-ce que cet homme à moitié aveugle qui, la face ridée, se traîne chancelant ? demanda-t-il à son conducteur.

— C'est, lui répondit celui-ci, un homme fort âgé qu'accablent la vieillesse et toutes ses misères. Et c'est sur tout être vivant qu'elles viennent tôt ou tard s'abattre.

Un peu plus loin, Bouddha rencontre un misérable mendiant couvert de plaies et frissonnant de fièvre.

— Qu'est-ce encore ? demande le jeune prince, resplendissant de santé, exubérant de force et de vie. De quoi souffre ce malheureux ?

— Il souffre d'une horrible maladie, répond le conducteur, et combien y en a-t-il d'autres que cette maladie torture.

Autre rencontre et cette fois-ci, c'est devant un cadavre que s'arrête Bouddha.

— Oh ! fait-il en pâlisant, que vois-je là ?

— C'est un cadavre et c'est la mort, répond le guide... chose terrible à laquelle est condamné tout être ayant vie en ce monde.

Pensif et sombre, le prince poursuivit son chemin... Et voici que sur la lisière d'une forêt, il vit, assis sous un arbre, un ascète dont la physionomie respirait un tel calme que sa tête semblait être nimbée comme d'une auréole de paix et de bonheur céleste.

— Comment donc, s'écria Bouddha surpris et presque indigné, comment donc cet homme peut-il vivre insouciant et heureux, dans un monde misérable où règnent la vieillesse, la maladie et la mort?...

— C'est que cet homme, lui fut-il répondu, possède une vie qui ne connaît point la terre, une vie dont la source vive lui apporte d'un monde invisible, éternel et immuable, des joies et des consolations divines qui lui permettent d'envisager d'un œil serein les tristesses et les souffrances humaines dont la durée n'est que passagère.

Et c'est alors que le prince regagna son palais. Longtemps il réfléchit, médita; après quoi s'échappa de ces lèvres ce mot, ce cri plutôt, plein d'amertume et de désenchantement : « Pleine d'entraves est cette vie de famille, demeure des passions égoïstes... tandis qu'est libre comme l'air la vie solitaire, errante et sans foyer. »

Quelles furent les réflexions successives que lui suggérèrent ces pensées qui ne lui étaient jamais venues jusqu'à ce jour; dans quel troublant tourbillon flottèrent-elles, entraîné qu'il était par un courant de dispositions subversives, contre la suggestion mystérieuse desquelles il s'efforça de lutter longtemps, sans doute?... Qui saurait le dire ?

Toujours est-il que ces idées s'imposèrent à lui et le maîtrisèrent à tel point qu'il sentit vaciller l'axe de sa vie, s'envoler ses illusions, se déformer ses jugements... si bien que dans une sorte de monomanie inconsciente, où s'absorbaient en un seul désir toutes les facultés de son intelligence, il prit une décision définitive.

S'étant levé, silencieusement, une nuit, alors que dormaient auprès de lui sa femme et son petit enfant, il se pencha sur eux, sans les réveiller, toutefois, de peur que leurs cris et leurs supplications n'ébranlassent son projet irrévocable. Il leur adressa, sans doute, un muet et définitif adieu; à l'impression douloureuse duquel il se déroba par un acte d'impassibilité voulue, — qu'eussent pu lui reprocher, à coup sûr, certaines âmes tendres et familiales, — puis, sortant du palais de son père, il appela son conducteur et se fit diriger par lui dans le dédale des rues silencieuses et désertes.

Arrivé aux portes de la ville, il descendit de son cheval, donna l'ordre de le ramener au palais, après quoi, s'étant dépouillé de ses vêtements royaux qu'il remplaça par un costume des plus modestes dont il s'était pourvu, il coupa sa chevelure, prit en main le bâton des pèlerins et s'éloigna, tout seul,

pour aller chercher, à travers le monde, la cause et le remède des misères humaines.

Suivons-le dans ses pérégrinations dont l'objectif unique sera désormais la recherche de la sagesse divine. Il se rendit tout d'abord auprès des grands solitaires, pour essayer d'apprendre d'eux le grand secret en étudiant leur philosophie et leur dogmatique. Il s'assit docilement à leurs pieds, s'efforçant de s'initier à toutes les subtilités de leur métaphysique, mais désespérant d'en rien tirer de plus, comprenant qu'un tel fatras scolastique — que notre sceptique Rabelais devait, plus tard, qualifier de « tintamarre de cervelle » — ne pouvait, en aucune façon, lui fournir le moyen de sauver les hommes, il poursuivit son chemin et continua son enquête.

Il rencontra cinq ascètes, et pendant six années entières consacrées à leurs exercices bizarres, il se soumit à des pénitences d'une telle rigueur, qu'il en arriva à se contenter, pour sa nourriture, d'un seul grain de riz par jour ! Il est facile de comprendre à quels résultats devait l'amener une abstinence aussi extravagante. L'ex-prince royal qui n'avait jamais jeûné dans son palais, ignorait sans doute que la piété la plus exaltée est impuissante à nourrir son homme... si bien que le pauvre néophyte tomba, un jour, sur le bord d'un chemin, terrassé par une suprême défaillance. Une jeune fille qui passait et qu'émut un tel état d'inanition, lui apporta du lait et du riz. Il mangea et but, le malheureux affamé et en fut quelque peu réconforté... Mais il ne se doutait pas du crime qu'il venait de commettre, aux yeux de ses farouches confrères en fait de macérations fanatiques. « Anathème ! crièrent d'une seule voix les cinq ascètes scandalisés. Cet homme est en train de retourner au monde ; il est las de l'austérité et conséquemment indigne de la vocation sacrée ! » Ils se détournèrent donc de lui, l'abandonnant à son triste sort.

Et Bouddha s'éloigna, sans mot dire, pour chercher, toujours dans la solitude, le secret de la détresse humaine. Tandis qu'il s'en allait errant au milieu des populations indoues qu'il voulait étudier en détail, s'approchait l'époque où devait se manifester l'illumination de son âme. Se sentant devenir la proie d'étranges et mystérieuses sensations qui, tout à la fois, le troublaient et le ravissaient, il s'assit, un jour, sous un arbre sacré, se jurant à lui-même de ne pas s'en éloigner avant que la lumière ne fût venue pénétrer les ténèbres où flottaient indécis et désenparés ses pensées, ses désirs et ses rêves.

Et pendant tout le temps que durèrent ses méditations douloureuses, il arriva, — nous raconte la légende, — que vinrent l'assaillir toutes les hordes de Maras (démons tentateurs) qui, par leurs tentatives de séductions, ou par la multiplicité de leurs menaces, essayèrent d'ébranler sa volonté, de faire capituler sa conscience et de mettre à néant ses plus fermes déterminations.

Mais il demeura inébranlable, inflexible... alors même qu'il se représentait — vision déchirante cependant — sa femme et son enfant en larmes qui, les bras tendus vers lui, l'imploreraient avec supplications, pour qu'il revînt au foyer familial !

Et c'est peu après, que sonna l'heure mystérieuse depuis si longtemps attendue. A cette heure solennelle, Bouddha, l'Avatar, le Délégué céleste, sentit comme des lueurs d'aurore poindre dans son cœur et irradier dans tout son être. Il comprit, dès cet instant, pourquoi il avait été envoyé sur la terre. Galvanisé par ce réveil soudain qui, dans une vision troublante, lui révéla toutes les tristesses humaines, ainsi que leur cause demeurée si longtemps inexpliquée, il sentit que son noviciat était désormais terminé et c'est alors dans l'allégresse de la victoire, que s'échappa de ses lèvres le chant triomphal que connaissent nombre de bouddhistes éclairés : « J'ai habité mainte demeure, me demandant toujours quel pouvait être celui qui a bâti cette prison où nous tiennent esclaves nos sens victorieux, et combien douloureuse a été cette enquête ! Mais, à l'heure qu'il est, je te connais, toi, le constructeur de ce tabernacle. Plus jamais ne seront relevés ces murs où habite toute souffrance ; démantelée pour toujours, est cette prison maudite ; effondrée pour toujours, est cette toiture... Ce que je sais de plus, c'est que c'est l'illusion qui l'avait construite ; aussi vais-je, désormais, marcher vers la délivrance, parce que je sais que dans l'âme qui s'est approchée de l'Éternel, se sont éteints tous les désirs. »

Le voilà donc dévoilé, le grand secret qui tourmentait Bouddha depuis si longtemps. Le voilà résolu, le formidable problème dont l'inconnue s'obstinait en son inviolable mystère. Le voilà, le « sésame » mystique qui lui ouvrait le paradis, c'est-à-dire le Nirvâna !

Ce secret, cette inconnue se résumaient en deux mots : renoncer au visible et ne plus aspirer qu'à l'invisible, repousser d'un geste dédaigneux et définitif toute contingence, toute apparence décevante, toute illusion mensongère et ne plus se préoccuper que de l'immuable, ne plus adorer que l'absolu. Il n'était cependant pas inconnu à la terre, ce mot de l'énigme suprême. Krishna l'avait prononcé plus de deux mille ans avant Bouddha, et six cents ans après Bouddha, Jésus devait le répéter encore, en termes analogues, dans son sermon sur la montagne : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille rongent et détruisent, mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où vers et rouille sont impuissants. » (Mathieu, VI, 19 et 20.)

Et Bouddha les connaissait, désormais, ces mots magiques... si bien que possesseur du trésor divin, suivant le mode usité par les ascètes de l'Orient qui s'en vont, sous un arbre sacré, pour y méditer pendant des jours et parfois des semaines entières, il s'en alla s'asseoir sous l'arbre Bodhi, « dans la béatitude de sa libération ».

Pendant la nuit qui suivit le septième jour de sa méditation, sa pensée s'arrêta, se concentra dans l'étude du grand mystère... le mystère de la Loi d'évolution qui résume et renferme toutes les philosophies humaines.

« Oui, j'ai compris, se dit Bouddha dans un muet et solennel monologue, mais qui donc pourrait la comprendre cette doctrine transcendante, en dehors des sages, des initiés et des purs ? A quoi me servirait d'aller la prêcher à la foule ignorante, insouciant et fatalement esclave de ses passions et de sa matérialité?... »

— « Tu t'abuses, lui insuffla l'Esprit de Brahma. Cette doctrine, tu peux et tu dois la prêcher, même aux foules, au sein desquelles se trouveront des âmes qui pourront la comprendre. Lève-toi, ô héros victorieux, et marche à travers le monde. »

Sur quoi, Bouddha docile et respectueux abaissa sur la terre un regard plein de compassion, se disant en lui-même : « Grande est ouverte la porte de l'Immortel. » Et se levant, sans plus tarder, il alla vers la cité sainte d'où les missions spirituelles sont toujours parties. Il se rendit à Kashi, puis à Isipatana, tout près de Bénarès.

Là, demeuraient les cinq ascètes qui s'étaient détournés de lui. Il alla les visiter, s'assit au milieu d'eux et — ne pouvant réprimer, sans doute, un léger sourire, au souvenir de la tasse de lait et de la portion de riz, causes de leur indignation soudaine — il finit par leur faire comprendre qu'entre les deux extrêmes, à savoir l'abandon de soi-même à la sensualité et les mortifications exagérées d'un ascétisme sans mesure, sans profit ni les uns ni les autres, il y a un juste milieu qui conduit à la sagesse, par « la croyance juste, la conduite juste, la gaieté juste et le juste effort ». Si, en leur expliquant ces choses, Bouddha avait eu en main la Bhagavad-Gita, il aurait pu leur lire le passage suivant : « L'Union divine, ô Arjuna, n'est ni pour qui mange trop, ni pour qui ne mange rien. L'Union sainte qui ôte tous les maux est pour celui qui mange avec mesure, se récrée avec mesure, agit, dort et veille avec mesure » (chap. VI).

A partir de cette époque, le Seigneur Bouddha prêcha sa doctrine en public, et les hommes et les femmes furent éclairés, acquérant, sous l'action de sa prédication, « l'œil pur et sans tache qui voit la vérité ». « Lassé de toutes choses illusoires et périssables, leur disait-il quelquefois, après explications préparatoires, l'homme se dépouille de ses passions, devient libre désormais, et prenant conscience de sa liberté il comprend que la série de ses renaissances est épuisée, que son devoir est accompli et qu'il ne lui est plus nécessaire de revenir en ce monde. » Et alors, nombre de ses auditeurs dégoûtés des choses de la terre, se faisaient Bhikkhus, c'est-à-dire moines mendiants, imitant du reste le Maître lui-même qui, sa sébile à la main, s'en allait mendier dans les villes et les villages, ou prenait, çà et là, la nourri-

ture que lui apportaient des gens qui sortaient de leurs demeures. — Étrange rôle, en vérité, pour un Rédempteur des peuples et du monde! — Tout le reste du temps se passait en conversations avec ses fidèles ou en méditations solitaires. Il abondait en dialogues naïfs, en paraboles populaires, en contes parfois puérils dont se contentaient à merveille tels de ses auditeurs de culture intellectuelle plus ou moins élémentaire.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en quelque lieu que se rendît Bouddha pour y prêcher sa doctrine, c'étaient les brahmanes qui s'y intéressaient le plus, alors surtout que ses spéculations les plus hautes avaient pour objet la théorie des dieux et de l'âme, avec tout ce qu'elle implique de largeur et de spiritualité. Or, étant donné que toute négation concernant ces questions capitales eût été incompatible avec la doctrine védique et par suite avec la suprématie des brahmanes, l'on comprend quel cas il faut faire de l'absurde accusation moderne, suivant laquelle Bouddha aurait mis en doute et l'existence des dieux et l'immortalité de l'âme. — Passons donc et remettons à l'article suivant l'examen de la doctrine bouddhiste, en ses détails les plus essentiels et les plus caractéristiques.

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (suite).

XXX

Influence des Invisibles dans l'Histoire.

I

Dans son magnifique ouvrage, *Discours sur l'histoire universelle* (2), Bossuet explique à son royal élève que les actes des hommes, comme les révolutions des Empires, sont réglés par Dieu, et que les Rois, marqués eux-mêmes d'un caractère divin, sont ses Ministres, toujours inspirés par lui. Cette conception, qui était celle des peuples de l'antiquité, et qui faisait peser sur la volonté des hommes un destin inexorable, — cette conception ne représente plus rien à notre esprit.

L'homme aujourd'hui comprend qu'il est absolument responsable de ses

1. Voir les numéros de la *Revue* années 1905-1906-1907 et 1908.

2. Cet ouvrage fut composé pour servir à l'éducation du Dauphin, fils de Louis XIV.

actes : — sa conscience et sa volonté se sont développées ; — il n'est plus l'esclave ni des Dieux ni des Rois.

Mais quand il veut chercher à se rendre compte de la cause des événements et de leur enchainement dans l'histoire, il se heurte à mille difficultés. La plupart des historiens évitent ces écueils en se bornant au récit des faits, sans les juger. D'autres s'en tiennent à l'opinion de Bossuet : d'autres, enfin, les fatalistes, estiment que les individus n'ont aucune influence appréciable sur la direction générale des événements.

Entre ces opinions, on peut en placer une autre qui découle de la théorie spiritualiste. D'après cette théorie, il existe, en dehors de nous, des Intel ligences invisibles qui, sans avoir une influence absolue sur notre volonté et sur nos actes, et tout en nous laissant notre libre arbitre, — peuvent, néanmoins, par leurs conseils, et par leurs inspirations, nous diriger dans une certaine voie, et préparer ainsi, par des moyens divers, la genèse des grands événements nécessaires pour l'évolution de l'humanité.

Les Êtres qui dirigent cette évolution agissent, soit directement en s'incarnant sur la terre, soit en inspirant des hommes assez évolués pour pouvoir comprendre et pour pouvoir répandre leurs enseignements.

Christna, Manou, Zoroastre, Bouddha, le Christ, peuvent être rangés parmi les premiers :

Moïse, Saint Paul, Constantin, Clovis, Mahomet, Pierre l'Ermite, Luther, peuvent être rangés parmi les seconds.

L'intervention des Invisibles dans les affaires humaines sera toujours niée par ceux qui ne croient ni à la vie de l'au-delà, ni à la possibilité de la communication avec ceux qui s'y trouvent. Mais ceux-là nient sans preuves : nous, nous pouvons affirmer avec preuves à l'appui. Je ne veux pas parler ici des communications journalières que chacun peut obtenir, ni de la réalité de ces communications. Je voudrais, dans cette causerie, rechercher quels sont les faits historiques qui pourraient venir à l'appui de la croyance à cette intervention.

♦♦

L'histoire de l'Europe, depuis le commencement de notre ère jusqu'aux temps modernes, nous montre un certain nombre de grands événements ayant eu une importance considérable sur la mentalité des peuples, sur leurs rapports sociaux, sur leurs institutions. Les plus importants de ces événements sont la naissance et l'établissement du christianisme, la fondation par Clovis de la première monarchie chrétienne, les Croisades et la Réforme.

Un fait se présente tout d'abord à l'esprit : c'est que tous ces événements, si considérables par leurs conséquences, ont eu pour point de départ l'idée

religieuse. C'est l'idée religieuse qui soulève les peuples, leur donne une force et une exaltation extraordinaires, les lance les uns contre les autres, et les engage dans des luttes d'où sortira le progrès. Car le progrès ne peut se faire que par la lutte, et les guerres ont été jusqu'à présent absolument nécessaires pour hâter la marche de la civilisation. Les peuples qui, pour des raisons diverses, sont restés confinés dans leurs frontières, se sont déchirés dans des luttes intestines, et n'ont pas progressé. La Chine en est un exemple. Par contre, ce n'est que par la guerre que le Japon est sorti de son immobilité millénaire pour entrer dans la voie du progrès.



Lorsque, par suite de causes multiples, — causes morales ou causes sociales, — le moment est venu, qui nécessite un grand changement dans la mentalité, et par suite, dans les sociétés humaines, on voit toujours apparaître un homme, — le plus souvent sorti du peuple, — comme saint Paul, Mahomet, Pierre l'Hermite ou Luther. Cet homme, qui n'a à sa disposition aucune force matérielle pour s'imposer aux peuples, possède une force morale extraordinaire. Il proclame l'idée nouvelle : — il exerce sur ses contemporains une influence inexplicable : — il crée autour de lui un courant irrésistible dans lequel se propagent ses idées, et il disparaît sans se douter des conséquences incalculables que vont avoir ses paroles et ses actes. Après lui viennent toujours des Esprits d'élite qui continuent ses enseignements.

Fait remarquable : tous ces hommes, qui ont créé ces grands mouvements affirment qu'ils ont été en communication avec l'Invisible : — tous ont eu des visions, ont entendu des voix, qui leur ont indiqué la route à suivre : — tous, enfin, disent qu'ils n'ont été que des instruments entre les mains des intelligences directrices, et qu'ils accomplissent une mission. Peut-on croire que ces hommes qui ont marqué si fortement leur passage parmi les peuples, — qui ont remué si profondément les idées, — qui ont bouleversé des Empires, créé des sociétés nouvelles, — peut-on croire, que ces hommes ont tous été des fous, des hallucinés ou des imposteurs ? Et en présence des immenses résultats obtenus par ces propagateurs d'idées nouvelles, — alors que les moyens dont ils disposaient étaient des plus précaires, — ne peut-on pas les croire quand ils affirment qu'ils n'ont agi qu'inspirés et soutenus par les influences de l'au-delà ?

On a pu traiter de fables tous les récits qui ont été faits au sujet des relations avec l'Invisible. Il est toujours facile de transformer en fictions les faits qu'on ne peut expliquer. Mais aujourd'hui, nous avons des preuves de la possibilité de ces relations : nous ne pouvons plus les nier de parti pris :

et nous pouvons alors rechercher si ces communications avec l'au-delà n'ont pas été la cause directe des événements qui les ont suivies, et si les hommes qui ont dirigé ces événements au début, auraient pu accomplir cette tâche avec leurs propres forces, alors qu'ils ne trouvaient autour d'eux que des ennemis, hostiles à leurs idées, unissant tous leurs efforts pour les empêcher de se répandre.

.*.

Le plus grand événement de l'histoire des nations civilisées, — celui qui a été le point de départ et la cause des plus profondes transformations qui ont eu lieu chez les peuples à différentes époques, — celui qui a changé d'une façon complète l'orientation des âmes, — a été, incontestablement la naissance et le développement du christianisme.

Aux temps marqués par les directeurs de l'évolution humaine, un grand Être s'est incarné sur la terre (1). Il venait apporter aux hommes les éternelles vérités, déjà données en partie par ces prédécesseurs, mais qui, n'ayant pu fructifier pendant ces époques reculées, étaient tombées dans l'oubli.

Dans l'Inde, Bouddha avait enseigné la pitié et le détachement des choses de la terre: puis il avait proclamé *l'égalité*, et il avait cherché à détruire l'organisation des castes. — Il n'avait pas été compris. — En Judée les prophètes, en s'élevant avec violence contre l'injustice et contre la tyrannie des prêtres et des rois, avaient jeté dans les esprits les premières notions de *Liberté*: notions bien incertaines, bien vagues, qui devaient mettre de nombreux siècles avant de pouvoir se développer. — Le Christ allait reprendre ces enseignements, en y ajoutant l'idée de *Fraternité*, la grande Idée sans laquelle les idées de liberté et d'égalité ne sont que de vains mots.

.*.

Le Christ naquit au milieu d'un peuple encore barbare mais qui avait sur les autres l'avantage d'avoir conservé depuis de longs siècles une foi absolue dans l'existence d'un Dieu, unique créateur de toutes choses, et dans la venue d'un Messie, qui devait le délivrer de la servitude dans laquelle il avait presque toujours vécu. En outre, dans les temps reculés, un grand Inspiré avait donné à ce petit peuple les principes essentiels de la morale qui allaient servir de base à la sociabilité humaine. Ces croyances et ces préceptes devaient apporter un grand appui à la diffusion des idées nouvelles.

(1) On ne connaît pas exactement l'année de la naissance du Christ. Suivant la chronologie vulgaire, cette naissance serait arrivée en l'an du monde 4004, sous le douzième consulat d'Auguste.

Je ne parlerai pas longuement du Christ. Sa vie, ses enseignements, ses « miracles » ont été l'objet de nombreux ouvrages très étudiés et très savants et qui représentent naturellement les opinions les plus différentes.

Pour les chrétiens, qui admettent tout ce qui se trouve dans les livres sacrés, le Christ est Dieu. Pour les auteurs profanes, le Christ n'est qu'un homme, et les miracles qu'on lui attribue ne valent pas la peine d'être discutés. Pour les uns le Christ n'est que l'incarnation d'une idée religieuse nouvelle. — La personnalité de Jésus n'aurait jamais existé. Les peuples auraient réuni autour de son nom tous les mythes qui se trouvaient déjà dans les anciennes religions. — Pour d'autres enfin, le fils de Marie n'est qu'un révolutionnaire qui s'est dit Messie, et qui cherchait à soulever le peuple espérant rétablir à son profit le royaume d'Israël.

Nous ne chercherons pas à discuter ces appréciations si diverses. Pour nous le Christ est un Esprit des plus élevés, incarné sur la terre pour accomplir la plus grande mission qui ait jamais été donnée à un homme. C'est, suivant l'évangile de saint Marc, « un prophète puissant en actes et en paroles, fait « par Dieu Christ et Seigneur ». Les actes soi-disant miraculeux qu'on lui attribue ont pu être réels.

Tous les Initiés possédaient une science et des pouvoirs transcendants qui leur permettaient de produire, suivant les lois secrètes de la nature, des faits inexplicables pour les autres hommes.

Le Christ était un de ces Initiés.

Il avait acquis chez les Esséniens et dans les temples la connaissance de toutes les lois de la thérapeutique occulte. Il devait posséder un pouvoir de suggestion considérable : — il était évidemment médium voyant et auditif : — la prière et l'élévation constante de son âme vers Dieu lui avaient donné une foi absolue dans sa mission, et une confiance complète dans ses pouvoirs. Et pour donner plus de force à ses œuvres, il les attribuait toujours à la puissance et à la volonté de « son Père qui est dans les cieux ».

Toutes ces facultés extraordinaires et inexplicables pour son entourage, faisaient de lui un Être tout-puissant, un véritable Dieu : et ainsi s'explique qu'en moins de trois ans, il ait pu jeter dans les esprits les germes indestructibles de la plus grande évolution morale que le monde ait jamais vue.



Comme le grand envoyé savait que sa mission devait être de courte durée il se hâta de rassembler autour de lui quelques disciples destinés à répandre ses enseignements. C'étaient des hommes simples, sortis des derniers rangs du peuple, sans instruction, sans autorité, n'ayant rien de ce qui est nécessaire pour soulever les foules, les convaincre et les entraîner.

Pour leur rendre plus facile la tâche qu'ils avaient à remplir, le Christ leur dévoila une partie des mystères qu'il avait appris dans les temples (1); il frappa leur imagination en leur montrant des faits de l'ordre surnaturel : enfin il dut développer chez eux les qualités médianimiques que tous possédaient probablement déjà. — Dans sa première épître aux Corinthiens, saint Paul énumère les dons spirituels qui peuvent être accordés aux fidèles du Christ : don de la parole, don de la science, don de parler différentes langues, don de discerner les esprits, don des guérisons, don de faire des miracles. « Tous ces dons, ajoute l'épître, c'est le seul et même esprit qui les produit et les distribue, chacun en particulier, comme il lui plaît. » (1^{re} Cor., XII, §§ 4 et suiv.)

Les apôtres durent posséder la plupart de ces dons, surtout le don de guérir, si on ajoute foi aux nombreux cas de guérison qui sont relatés dans les *Actes*.

Eurent-ils le don des Langues ainsi que l'admet la foi orthodoxe ? La critique rationaliste rejette cette croyance. Il se peut, cependant, que quelques-uns, sous l'influence d'esprits incarnés en eux, aient pu, en certains moments, prononcer quelques paroles dans un idiome qui leur était inconnu. Saint Paul, du reste, n'a pas grande confiance dans ce genre de médiumnité. « Ceux qui parlent en langue, dit-il, ont besoin d'être interprétés. Personne ne les comprend. Si vous parlez tous en langue, on vous prendra pour des fous. » (1^{re} aux Cor. ch. XIV, §§ 2 et 24) : — et il recommande de rechercher de préférence d'autres dons spirituels (2).

Quoi qu'il en soit, on peut admettre ce phénomène comme on peut admettre l'apparition de *langues de feu* dans la chambre où les apôtres étaient réunis. Ces apparitions lumineuses ont été constatées maintes fois, et W. Crookes, dont on ne peut contester ni la véracité ni l'esprit d'observation, déclare qu'il a vu des nuages et des corps solides et lumineux par eux-mêmes, flotter dans l'air, « et des points lumineux jaillir de côtés et d'autres, et se reposer sur la tête de différentes personnes ». Comme nous ajoutons foi au récit

(1) Saint Marc, ch. IV §§ 10, 11, 33. Saint Matthieu, XIII §§ 14, 34. Saint Luc, VIII, § 10. Le Christ ne pouvait pas dévoiler tous les mystères à ses disciples. Il leur dit : J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais elles sont au-dessus de votre portée. (Saint Jean, XVI, § 13.)

(2) La glossolalie, le fait de parler dans une langue inconnue au sujet, s'est présenté plusieurs fois dans l'histoire. Sans parler des prophètes hébreux, nous retrouvons ce phénomène chaque fois que se produit une crise religieuse. On le constate chez les possédés du moyen âge, chez les paysans révoltés des Cévennes, chez les Martinistes, chez les Irvingiens, chez les Mormons, etc. L'Esprit incarné dans le médium pour bien lui faire prononcer des mots et des phrases dans une langue qui lui est inconnue; mais ce sont, en général, des mots entrecoupés, des phrases inintelligibles, et le discours n'est jamais bien long. Ces phénomènes d'incarnation, toujours très dangereux pour le médium qui livre son corps aux entités de l'au-delà, ne peuvent donner aucun résultat sérieux.

du grand savant, nous n'avons aucune raison pour rejeter celui qui nous est fait par les Évangélistes.

Les apôtres, ainsi instruits et préparés pour accomplir leur mission, furent-ils à hauteur de la tâche qui leur était assignée ? Obéirent-ils aux ordres de leur maître qui leur avait dit : « Allez et instruisez les nations ? » Les documents que nous avons entre les mains semblent prouver le contraire.

Nous examinerons cette question dans la prochaine causerie.

SENEX

(A suivre).

Erratum

Une erreur d'impression a complètement dénaturé, dans la dernière causerie, la phrase qui se trouve au bas de la page 143. Cette phrase doit être rétablie ainsi : « C'est regrettable : car la communication faite à la légère « par des personnes qui ne comprennent pas la gravité de l'acte qu'elles « accomplissent, et qui ouvrent inconsidérément les portes de l'au-delà pour « entrer en relations avec les êtres inconnus qui s'y trouvent, est toujours « dangereuse, et ces personnes ne se doutent pas des conséquences graves « que peut avoir leur acte irréfléchi. »

Les ventouses d'Eusapia

Le journal *Le Matin* ouvre une enquête sur les phénomènes spirites et interroge des savants. L'un d'eux, M. Dastre, professeur et membre de l'Académie des sciences, a fait connaître son opinion ainsi qu'il suit, dans le numéro du 14 mars :

« Il m'a été donné, nous dit le savant, d'assister, en d'excellentes conditions, en présence d'un très petit nombre de personnes, à trois expériences faites par Eusapia Paladino.

« Eh bien ! presque tout ce qu'il m'a été donné de voir était truqué.

« Cependant, continua le savant, il y a certaines choses que je ne parviens point à m'expliquer parfaitement. Ainsi, la lévitation d'une table. Cette table était légère, il est vrai ; mais elle fut soulevée. Les genoux d'Eusapia semblaient être éloignés de la table. Je supposais que ses mains pouvaient soulever la table en agissant comme des ventouses. Entre le bois et ses mains, je glissai une feuille de papier ; le phénomène se produisit cependant. Mais n'y eut-il point d'autre contact ?... Je ne pourrais le certifier.

« Quant aux autres phénomènes, la main, par exemple, qui apparaît, les coups distribués à droite et à gauche, c'est de la fraude.

« Il est d'ailleurs extrêmement difficile de contrôler de pareilles expériences. Toutes les conditions nécessaires pour pouvoir commencer une séance sont, pour ainsi dire, choisies de telle façon qu'elles empêchent un contrôle sérieux. L'obscurité, tout d'abord, l'obligation ensuite, pour les assistants, de former une chaîne, ce qui ne peut que nuire à une observation attentive. Enfin, une atmosphère favorable est nécessaire à la réussite des expériences. Chacun *doit croire* à la réalité des phénomènes, en tous les cas ne pas s'y opposer. Il se crée ainsi une espèce de suggestion dont le médium sait admirablement profiter.

« Une autre observation, qui corrobore ce que je viens de vous dire, c'est que, quand le médium sent autour de lui un contrôle sérieux de ses moindres gestes, les *expériences ne réussissent pas*.

« La fatigue même du médium après une séance doit provenir, je crois, de l'attention considérable qu'il développe à tout instant pour saisir le moment propice où il pourra produire un phénomène quelconque.

« Je ne crois donc point, conclut M. Dastre, à la réalité de ces phénomènes étranges. »

Il serait fâcheux de laisser perdre cette savante explication, et j'engage tous ceux qui ont vu Eusapia à la méditer. Elle mérite de trouver une bonne place à côté de celle donnée par un autre académicien qui après avoir longuement expérimenté et réfléchi, avait trouvé que les coups frappés dans les tables étaient simplement produits par un muscle spécial qui se trouvait dans les mollets du médium.

Les ventouses qui soulèvent les tables et les muscles qui frappent des coups, seront longtemps l'objet d'agréables conversations. Tout cela est amusant. Mais ce qui l'est moins, c'est de voir un savant conclure en disant que tout est fraude, alors qu'il constate, quelques lignes plus haut, que ces expériences sont extrêmement difficiles à contrôler. C'est un peu léger.

Et puis il y a quelque chose de plus grave. Si Eusapia, qui fait payer très cher ses séances pour nous montrer des phénomènes psychiques, ne nous fait voir que des tours de prestidigitation, elle commet une escroquerie très caractérisée. Mais il faudrait en être bien sûr avant de le dire, et il serait bon, je crois, de réfléchir avant de porter contre une personne l'imputation d'un fait pouvant porter atteinte à son honneur ou à sa considération.

A.

Aux Spirites Chrétiens

Les anciens disaient que les dieux aveuglent ceux qu'ils veulent perdre. Nous ne croyons pas à cette intervention divine pour entraîner les hommes dans la perdition, car nous savons que les peuples comme les individus, en vertu d'une justice immanente, sont les artisans de leurs destinées. Il semblerait, cependant, à voir, à l'heure présente, l'acharnement de certains personnages, pour étouffer tout ce qui est pensée et vie, qu'un mauvais génie leur souffle leurs décisions, et qu'une puissance aveugle et fatale les entraîne vers la ruine. C'est d'une autre planète qu'il faudrait contempler l'évolution de l'histoire religieuse pour se rendre un compte exact de l'action exercée par l'Église. Pour les uns, son rôle a été néfaste ; pour les autres, elle a passé à travers les siècles les plus sombres, en faisant le bien, et en répandant la lumière. Le ferment de christianisme, qui a toujours existé dans l'Église, a certainement été un facteur puissant pour la réalisation du bien : de là, le mélange d'héroïsme et de bassesses, d'égoïsme et de charité, de grandeur véritable et de turpitudes qu'une critique équitable doit savoir y démêler. Actuellement, si l'on persiste, bien à tort, à identifier l'Église avec quelques-uns de ses représentants officiels, pour tout esprit éclairé, le doute n'est plus possible ; c'est une œuvre de mort qu'elle accomplit. Elle voudrait, mais en vain, faire revivre le temps de sa splendeur où, sans contrôle, elle régnait sur les esprits ; car pour elle, l'époque de sa domination est aussi celle de la Vérité et de la Justice. Mais la Vérité et la Justice, ces deux sœurs éternelles, sont indépendantes du temps et de l'espace, et ne pouvant se laisser asservir. Leur royaume n'est pas uniquement de ce monde où elles ne font que passer, et c'est aux hommes de les suivre et non de les arrêter, pour en faire les esclaves de leurs intérêts et de leurs ambitions : car c'est vraiment là le crime inexpiable, la faute contre l'esprit, pour laquelle il n'y a pas de repentance et qui n'obtiendra jamais de rémission. Tel est bien, présentement, le crime inconscient de plusieurs qui, saisis par l'esprit de vertige, prétendent entraver la pensée contemporaine, faire obstacle à tous les mouvements intellectuels et sociaux, ne semblant pas se douter que contrarier ainsi les tendances et les aspirations des peuples c'est vouloir enrayer le progrès même du monde spirituel dont l'univers physique n'est que la grossière réfraction dans le temps et dans l'espace. Aussi, ayant heurté de front l'édifice des idées modernes, sous ce choc formidable leur puissance hostile chancelle, elle menace ruines, et les représailles contre ceux qui ne veulent plus les suivre dans les sentiers de la perdition ne sont,

au fond, que les gestes désordonnés d'hommes à qui la crainte a enlevé, avec la lucidité des idées, le calme et la pondération. C'est bien au milieu des tombeaux qu'ils font circuler l'Église, grâce aux croyances parasitaires dont ils l'ont encombrée; et, c'est à peine si on y découvre les noms à demi effacés de ses doctrines et de ses institutions que recouvre une végétation éclosée au souffle de la mort.

Après avoir condamné la Science, la Philosophie et l'Histoire comme n'étant plus conformes dans leurs conclusions à son enseignement, Rome, paraît-il, se dispose à condamner le Spiritisme et la Théosophie. Cette fois, du moins, elle ne se trouve pas en face du « Modernisme ». Burnouf ne disait-il pas que c'est avec raison que le Spiritisme « prétend remonter à l'antiquité ». Il est vrai que le Spiritisme et la Théosophie, tout en plongeant leurs racines dans les profondeurs de l'histoire de l'humanité, s'adaptent merveilleusement aux conclusions les plus récentes de la Science et de la Philosophie: toutes deux sont également penchées sur le passé et le présent.

Beaucoup, même parmi les meilleurs esprits, seraient bien incapables de définir exactement ce que sont ces deux doctrines que des distinctions subtiles peuvent séparer, mais sœurs cependant par leurs croyances fondamentales. Toutes deux admettent, avec des nuances, une série d'existences successives et une évolution ascendante des êtres vers une Puissance ineffable d'où tout procède. Pour elles, la vie actuelle n'est qu'un mauvais rêve entre deux éternités de vie. Cependant, cette vie présente, conséquence d'existences antérieures, ne manque pas de fécondité; elle n'est pas pour l'âme un désert aride, car elle y puise des énergies nouvelles qui la font progresser. Pour le Spiritisme et la Théosophie le corps physique n'est pas le tout de l'être, mais une simple efflorescence de l'esprit autour duquel viennent pour ainsi dire se cristalliser différents corps de plus en plus subtils. Dès lors, la mort n'est plus qu'un phénomène de la vie, et puisque c'est l'esprit qui est tout et que le corps pondérable n'est rien, il n'est pas étonnant que l'âme, une fois débarrassée de son enveloppe charnelle, conserve toutes ses initiatives spirituelles et puisse agir et se manifester dans des circonstances particulières.

Si le théosophe manifeste un certain dédain à l'égard de l'expérience sensible c'est que, pour lui, elle représente un stade de la pensée depuis longtemps dépassé; c'est plus haut, dans des sphères supérieures, que son intelligence s'exerce sans mépriser toutefois l'expérience, source première de notre information. Le penseur spirite ne raisonne pas autrement, car pour lui aussi, le phénomène nécessaire pour provoquer l'attention des débutants, passe à l'arrière-plan, et c'est à des réalités transcendantes qu'il donne son adhésion. Si, dans la pratique, des esprits plus ou moins éclairés dépassent les limites d'une saine philosophie; s'ils dénaturent les principes directeurs

en les pliant aux exigences d'un sentiment personnel, le spiritisme ne se trouve nullement, par suite de ces excès, atteint dans son essence. Malheureusement, ce sont ces abus que l'on prend volontiers pour la doctrine elle-même, laquelle, par suite de ce malentendu, se trouve défigurée et donne prise à la critique. Mais qui donc pourra jamais empêcher une mère en détresse de s'exalter et de reconnaître son enfant mort parmi les formes indécises obtenues dans certaines séances? Sa candeur est touchante pour tous; et, pour elle, c'est à son ignorance qu'elle doit peut-être son salut et ce n'est que par un geste criminel que l'on pourrait l'arracher à son illusion.

Mais si, comme le voulait Pascal, « le cœur a ses raisons que la raison ne saurait comprendre » c'est à la raison cependant que le dernier mot doit appartenir et c'est d'un œil impersonnel qu'il faut considérer des événements qui n'ont pas besoin d'être confirmés par l'imagination pour acquérir dans la science un droit de cité.

Si nous considérons la philosophie dans son expression dernière, nous verrons qu'elle donne la priorité à l'esprit, que pour elle, comme pour le spiritisme, la sensation matérielle n'est qu'un épiphénomène; que tout procède de la conscience et que la psychologie peut bien mettre le matérialisme au défi de définir la matière sans en faire, à son insu, peut-être, une réalité spirituelle. Tous les maîtres de la pensée philosophique sont d'accord, aujourd'hui, pour dire qu'il est impossible de ramener par des identifications successives la psychologie à la physiologie, celle-ci à la chimie et à la physique, et ces deux dernières, à leur tour, à de simples modifications spatiales, à du mouvement et à de l'étendue. C'est pourquoi tout vrai philosophe doit considérer comme une faute originelle, capable de vicier tout un système, d'oublier que la conscience est le centre, le point de vue duquel toutes choses nous sont représentées. Que l'on essaye, par un artifice quelconque, de supprimer l'esprit et aussitôt c'est la nuit obscure et tout retombe dans le néant. On ne peut faire que le monde ne soit plein d'âme, et c'est surtout dans la personne humaine qu'elle rayonne et s'épanouit.

Beaucoup prétendent que la science plus positive oppose les résultats précis de ses patientes recherches aux analyses introspectives de la psychologie. Longtemps, en effet, on a cru que la science s'opposait à la spéculation philosophique, car, s'appuyant uniquement sur le solide et le pondérable, ses découvertes étaient de même nature que le milieu où elle s'exerçait. Son but était de parcourir en tous sens la nature, de peser les astres et les atomes et de mesurer, s'il était possible, l'âme elle-même. Mais voilà qu'à force de creuser dans la matière, elle en a fait sourdre des énergies insoupçonnées qui ont dérouté ses méthodes d'investigation les mieux établies. Cette matière qu'elle croyait si ferme et sur laquelle elle s'exerçait avec une si belle assurance, tout à coup, s'est dérobée devant elle, elle s'est

évanouie, et après s'être laissé diviser à l'indéfini, subitement elle a révélé tout un côté caché de sa nature, elle a revêtu des caractères plus subtils : de pondérable et étendue qu'elle était, elle est apparue radio-active et fluide. C'est là, certes, un beau triomphe pour le Spiritisme de voir une de ses assertions les plus affirmatives trouver une confirmation dans le fait positif. La conclusion, qui bientôt se dégagera de la science, si elle ne s'en dégage déjà, ce n'est pas celle du matérialisme enseignant que la force n'est qu'une efflorescence de la matière de laquelle elle s'échappe à la façon d'une émanation ; mais bien l'affirmation contraire : que c'est la force qui maîtrise et groupe la matière pondérable. Les phénomènes obtenus dans les séances spirites sont des illustrations de ces conclusions prochaines.

Les pyramides d'Égypte étaient, paraît-il, des monuments symboliques, résumés gigantesques de la science ésotérique des initiés. Le spiritisme qui, lui aussi, fut longtemps une science sacrée, pourrait, au point de vue intellectuel, être comparé à un édifice symbolique de ce genre dont la fine pointe se perd dans la nue et monte vers le ciel d'où vient toute lumière et toute révélation, mais dont la base solide ne repose pas, comme les monuments de l'Égypte, sur un sable mouvant, mais sur les assises solides de l'expérience. Aussi, ceux qui ont du surnaturel une notion fantaisiste redoutent toutes les expériences ; ils ont raison de les condamner, car elles pourraient bien, peu à peu, déloger de tous les phénomènes les plus étranges le surnaturel dont ils vivent, et cette constatation équivaldrait à découvrir dans leurs doctrines des signes de dégénérescence et des stigmates de mort.

C'était un sage cet auteur de l'*Ecclésiaste* qui disait qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil. Et cependant, que de milliards d'êtres cet astre a éclairés qui, tous, portaient dans leur cerveau les reflets de l'univers.

En un sens, il est bien vrai que tout a été dit touchant ces grandes vérités qui, pour l'homme, sont vraiment l'unique nécessaire et c'est de bonne heure que les grands principes directeurs de la pensée humaine ont été trouvés, grâce à cette révélation intérieure « qui illumine tout homme venant en ce monde », grâce aussi à des interventions venues d'en haut, à celles de ces frères plus évolués, de ces christs divins qui, toujours, ont été pour l'humanité chancelante « la Voie, la Vérité, la Vie. »

Mais dans le domaine des sciences positives, que d'analyses nouvelles ont été instituées, que de découvertes partielles et fragmentaires sont venues, les unes [après les autres, comme autant de pierres aux mille couleurs, composer la mosaïque de l'Univers. Puisque c'est la Pensée qui est reine et maîtresse du monde, tout converge vers elle : aussi, c'est vers l'Unité que marchent toutes ces sciences que la logique et la commodité du discours ont séparées, mais qu'une analyse plus pénétrante tend de plus en plus à rapprocher et à identifier. A mesure que les analyses se multiplient, les faits se

groupent, les concepts universels prennent naissance, les lois s'érigent et la synthèse devient de plus en plus imposante et lumineuse ; et c'est donc bien vers l'Unité que la Science s'achemine. Cette Vérité éternelle, à savoir que tout part d'un Principe unique et que tout y retourne, que la philosophie antique avait découverte, la science actuelle tend à la démontrer, et cette démonstration est un apport nouveau dans le domaine de la connaissance. Cette méthode compliquée, cette analyse si pénétrante, qui ressemble à un travail à la loupe, ne sont pas sans fécondité puisqu'elles ont créé une mentalité spéciale plus conforme à nos habitudes d'hommes se mouvant dans le temps et dans l'espace.

On comprend, maintenant, ce que nous voulons dire quand nous affirmons que le Spiritisme est peut-être la plus vénérable des traditions religieuses et philosophiques, et qu'il reflète une vérité toujours ancienne et toujours nouvelle. S'il a su profiter, pour s'exprimer, des découvertes les plus récentes, cela n'empêche pas que les vérités qu'il propose à notre intelligence sont vieilles comme le monde. C'est peut-être alors, à cause de son antiquité même, qui dépasse de toute la longueur des siècles la tradition catholique qu'il méritera l'anathème de ceux qui voudraient enclorre la tradition religieuse véritable dans les limites de leur orthodoxie. Tous ceux qui sont au courant de la littérature spirite et théosophique savent que les principes essentiels de ces deux doctrines se retrouvent dans toutes les philosophies comme dans toutes les religions. Il y a là un capital d'idées qui n'a jamais cessé de circuler dans le monde entier et que l'on s'est passé de mains en mains. Malgré les variations dues à l'influence des races et des milieux, malgré les déformations que l'ignorance et le tempérament des peuples ont pu leur faire subir, sous des noms divers, on retrouve les mêmes réalités transcendantes que les balbutiements des peuples ont essayé de traduire en un langage toujours imparfait. Derrière les formules les plus abstraites se dissimulent toujours des vérités d'ordre ontologique ou psychologique ; et c'est cela qui fera toujours le désespoir de notre raison ; car elle sent son impuissance et sait que c'est du dehors et de très loin qu'elle pourra les contempler sans jamais parvenir à en sonder le mystère. Cette marche vers le mystère n'est pas autre chose que l'évolution de la vie elle-même, et chaque état, qui, pour nous, est la réalité du moment, constitue dans la voie du progrès une étape nouvelle qui ne sera plus à franchir. L'enseignement ésotérique que nous rencontrons partout n'a fait lui-même qu'exprimer avec des expressions toujours imparfaites les réalités inaccessibles de la Vie intime de l'Univers. Ses doctes leçons sont précieuses cependant à retenir, car c'est encore ce que l'homme, dans sa pauvreté psychologique, a trouvé de plus satisfaisant pour résoudre les problèmes qui ont toujours été le grand tourment de son esprit. La joie spirituelle qu'il ressent, quand il a

trouvé une formule moins grossière, et, plus encore, ce malaise indéfinissable et cette langueur de son âme toujours renaissante qui le martyrise, quand il reconnaît, à plus ou moins longue échéance, la faiblesse de sa pensée, sont bien autant de preuves indiscutables que, pour lui, la vie ne consiste pas dans un état de doux repos et de contemplation inactive, mais dans cet état d'action incessante, dans ce mouvement qui nous porte toujours et dont le rythme produit dans notre âme un délicieux enivrement.

Il serait trop long de parcourir la série des textes innombrables qui, dans les livres religieux ou philosophiques des différents peuples, contiennent des enseignements précis et les plus concluants sur cette importante question de l'âme, de la nature, de son origine et de sa destinée. Ce qu'il importe de remarquer, c'est la concordance parfaite de ces doctrines avec les idées fondamentales du Spiritisme.

La doctrine des renaissances, dit le D^r Pascal, est enseignée « sous des noms différents et des voiles divers, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Pas un peuple qui n'en ait gardé des traces évidentes ; pas une religion qui ne l'ait enseignée ouvertement ou secrètement ou qui n'en ait au moins conservé le germe dans son sein. » Les Gaulois, les prêtres de l'Égypte, comme les philosophes platoniciens ou les sages de l'Inde ont cru et enseigné ce que le Spiritisme croit et enseigne ; et ce qui, aujourd'hui, par suite de l'obscurcissement de la vraie notion religieuse nous paraît une innovation, n'est en réalité qu'une simple réminiscence de la vérité antique.

La Religion chrétienne, une des dernières en date, malgré la supériorité incontestable de sa morale, malgré la sublimité de vie de son fondateur et la portée incalculable de son enseignement, n'est pas sans attache avec les expériences religieuses antérieures. Il n'y a pas solution de continuité dans les manifestations de la vie spirituelle et la Tradition religieuse forme bien comme une trame autour de laquelle viennent se déposer les différentes formules de foi qui constituent les croyances positives. A l'époque de l'apparition du christianisme, de grands courants d'idées circulaient dans le monde, dont Rome était comme le confluent. Le va-et-vient continu du peuple romain à travers le monde civilisé avait puissamment contribué à la diffusion des idées philosophiques et religieuses que lui-même avait recueillies un peu partout au hasard de ses conquêtes et qui, longtemps déjà auparavant, avaient trouvé dans les marches triomphantes d'Alexandre comme un véhicule de propagation. Quelle était alors la mentalité dominante ? Il serait impossible de le dire : elle était comparable à une image composite aux mille couleurs dont chacune était le reflet d'un système ou d'une doctrine. L'Égypte, la Grèce, la Palestine, avec tous ses emprunts faits à la Chaldée pendant le temps de la captivité, l'Inde elle-même, avaient apporté leurs enseignements plus ou moins mystérieux, plus ou moins ésotériques et aussi plus ou moins

défigurés par le vulgaire qui, incapable de comprendre qu'une réalité profonde se dissimule derrière le symbole, s'attache à la lettre qui tue et corrompt ainsi par un grossier matérialisme la Religion elle-même. Les croyances des docteurs n'ont jamais été bien comprises de la foule : de là, pour les initiés, la crainte de profaner la Vérité et de la jeter en pâture aux profanes ; de là, aussi, le soin jaloux avec lequel elle fut gardée. L'ésotérisme a été nécessaire à toutes les époques, car toujours et partout ceux qui ont eu pour mission d'éclairer le monde savent qu'ils doivent compter avec le manque d'intelligence et les langueurs spirituelles des hommes. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver jusque dans l'Évangile lui-même des lambeaux d'ésotérisme, de même dans les épîtres et dans les écrits des Pères. La critique et l'exégèse, malgré les incontestables services qu'elles ont rendus à l'étude de l'histoire religieuse, ont eu le grand tort de ne considérer les choses que du dehors et non pas du dedans ; de ne s'attacher qu'au texte qui souvent déroute bien plus qu'à l'idée elle-même. La critique, à moins qu'elle ne se corrige de ce grave défaut, se heurtera toujours à des passages qui feront son désespoir ; et pour avoir laissé échapper la clef du mystère, elle sera condamnée à ne faire qu'une œuvre négative, à détruire sans cesse sans jamais édifier, risquant ainsi d'écraser sous des ruines la croyance religieuse qu'elle voulait sauver.

C'est surtout dans l'Évangile de Jean si bien nommé « l'Évangile de l'Esprit » que l'on trouve des traces d'un enseignement ésotérique. Comment, en effet, expliquer au sens de l'orthodoxie, en faisant abstraction d'un sens spirituel réservé à l'intelligence de privilégiés, des paroles comme celles-ci : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » « Je m'en vais vous préparer le lieu, et après que je m'en serai allé et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai et je vous retirerai à moi, afin que là où je serai, vous soyez aussi. » (Jean, XIV, 2, 3.) « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant. Quand l'esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité, car il ne parlera pas de lui-même, mais il vous annoncera les choses à venir... Encore un peu de temps et vous me verrez. » (Jean, XVI, 12, 13, 16.) « En vérité, en vérité, je vous le dis, que personne ne peut avoir part au royaume de Dieu, s'il ne naisse de nouveau... Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit. » « Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit, qu'il fallait que vous naissiez encore une fois. » (Jean, III, 5, 13.)

Dans l'*Apocalypse* nous relevons des passages entiers relatifs à la vie future qui, sous des images et des symboles, pourraient être acceptés par le Spiritualisme moderne. « J'ai vu, dit l'auteur, des âmes qui ont subi le martyre pour avoir rendu témoignage à Jésus..... et ils ont vécu et régné avec lui pendant mille ans. Les autres morts ne sont point rentrés dans la vie jus-

qu'à ce que mille ans soient accomplis. C'est la première résurrection. »
 « Heureux et saint celui qui aura part à la première résurrection, la seconde mort n'aura point de pouvoir sur ceux-là ; mais ils seront prêtres de Dieu et de Jérusalem et ils régneront avec lui pendant mille ans. » Quel sens peuvent bien donner à ces paroles ceux qui n'admettent pas la théorie de la réincarnation ?

Nous lisons dans saint Matthieu (ch. XVI, 14), qu'un jour Jésus demanda à ses auditeurs ce qu'on pensait de lui en Israël. A cette question qui leur était directement adressée ils répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes. » Que conclure de là, sinon que la possibilité de la réincarnation était, du temps de Jésus, une croyance populaire.

Si maintenant nous écoutons le grand langage de l'apôtre saint Paul, celui qui a certainement le plus fait pour la diffusion du Christianisme, nous y trouverons les passages suivants : « Recherchez avec ardeur la charité, désirez les dons spirituels et surtout de prophétiser... Que faut-il donc mes frères que vous fassiez ? Si, lorsque vous êtes assemblés, l'un est inspiré pour composer un cantique, l'autre pour instruire, un autre pour révéler des choses inconnues, un autre pour parler une langue inconnue, un autre pour l'interpréter, que tout se fasse pour l'édification. Qu'il n'y en ait point plus de deux ou trois qui parlent et que les autres jugent. S'il se fait quelque révélation à un autre de ceux qui sont admis dans l'assemblée, que le premier se taise, car vous pouvez tous prophétiser l'un après l'autre, afin que tous apprennent et que tous soient exhortés. » (1^{re} aux Corinthiens, ch. XIV). « Mes frères, disait l'apôtre, au milieu d'une assemblée, je suis pharisien et fils de pharisien, et c'est à cause de l'espérance d'une autre vie et de la résurrection des morts que l'on veut me condamner..... Il s'éleva un grand bruit, et quelques-uns des pharisiens contestaient, en disant : « Nous ne trouvons point de mal en cet homme. Que savons-nous si un esprit ou un ange ne lui a point parlé. » (Act., XVIII, 6, 9). Dans sa seconde épître aux Corinthiens, Paul raconte sa vision : « Je connais un homme qui fut ravi il y a quatorze ans. — Si c'est avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait — Qui fut, dis-je, ravi jusqu'au troisième ciel, et qu'il y entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis de répéter. »

Si on laisse de côté les commentaires fantaisistes qui préfèrent jouer sur les mots afin d'asservir le sens des textes pour la défense d'une orthodoxie ; si on s'en tient au sens naturel, à celui qui saute aux yeux non prévenus, on voit que, dans ces premiers temps de l'Église, non seulement il y avait un enseignement ésotérique, mais aussi que le merveilleux était répandu partout. Si, depuis, ces lumières célestes se sont éteintes les unes après les autres et ont été remplacées par le magistère officiel d'une Église qui se

déclare infaillible ; si les interventions d'en haut sont soumises au contrôle de cette Église et reconnues valables et authentiques dans la mesure seulement où elles sont conformes à ses décisions, cela ne prouve pas que le ciel sanctionne ces décrets, car il n'appartient pas à la terre de contrôler ainsi les manifestations divines. Dans la nuit obscure qui vous oppresse, les seules lumières que nous pouvons avoir sont celles qui viennent de la clarté fulgurante des éclairs, quand le ciel s'entr'ouvre, que la nuée se déchire et qu'il nous est permis d'entrevoir alors, au delà des nuages épais et sombres, une atmosphère plus lumineuse et plus spirituelle. Dans la vie religieuse et morale, si courts que soient ces instants, ce sont ceux qui comptent le plus.

Il est si pénible de s'abaisser toujours vers la terre où nous ne trouvons que des paillettes de vérité, que c'est pour notre faiblesse un réconfort et pour notre cécité un rayonnement quand le ciel s'incline vers nous. Quand les hommes, après le déluge, voulurent édifier la tour de Babel et la dresser vers le ciel, ils furent punis de leur audace par la confusion des langues. De même, quand nous voulons, seulement à l'aide des choses terrestres, avec ces matériaux lourds et pesants qui sont nos pensées quotidiennes, atteindre le divin, la confusion se met dans nos esprits et nous sommes châtiés de notre orgueil. Il faut que Dieu vienne à nous par sa grâce : la grâce dont il s'agit ici n'est pas cette vie divine inaccessible, don gratuit et jamais sans repentance dont parle les théologiens, car la grâce ainsi entendue demeurera à jamais un mystère pour notre raison ; mais bien ce Surnaturel expérimental, invasion de notre âme par une vie supérieure, toujours conforme à notre nature, qui la prolonge, et dont la présence n'est pas autre chose que le royaume de Dieu en nous.

Aussi, quelle admirable fécondité dans ces premiers jours de l'Église ! Quel apport généreux de pureté, de charité de la part des fidèles ! « Quel temps fut jamais plus fertile en miracles ! » C'est à cette époque, remplie par l'action incessante du merveilleux, que le Christianisme reçut cet élan prodigieux qui devait, à travers le temps et l'espace, le porter aux confins du monde. Il n'y a rien, en effet, de plus impressionnant que le jeu de ces forces anonymes que l'on appelle des miracles ; et, puisque les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, puisque les lois psychologiques sont l'expression sensible de la vie intime et profonde des individus et des collectivités, il n'est pas étonnant, aujourd'hui encore, de voir les masses profondes du peuple tressaillir à l'apparition de phénomènes, qu'avec raison, il considère comme la révélation d'un monde supérieur. C'est pour cela que nous rencontrons chez les premiers chrétiens, le même attrait invincible, la même curiosité passionnée, le même enthousiasme, le même délire de l'âme et le même héroïsme indomptable. Et cette révolution de l'âme tout

entière n'a pas d'autre but que de refouler notre vie inférieure ; c'est par ces procédés, par ces chocs qui triomphent des obstacles que la sève divine s'écoule avec plus d'épanouissement dans les âmes. Quand elles sont attentives, ce surnaturel envahissant est la source des énergies les plus vives ; et toujours le merveilleux, cette zone inconnue d'où s'échappent ces forces troublantes, fera son œuvre dans le cœur et dans l'esprit des fidèles.

L'ésotérisme et le merveilleux existaient donc dans la primitive Église. Bien des paroles du Christ seraient sans signification et demeureraient incompréhensibles en dehors d'une interprétation ésotérique. Les épîtres de saint Paul à Timothée, aux Éphésiens, aux Corinthiens contiennent des passages qui ne pouvaient guère être compris que des seuls initiés. C'étaient bien des initiés ces disciples d'Ignace d'Antioche auxquels il adressait ces lignes : « Je ne suis pas encore parfait en Jésus-Christ, car je commence seulement à être disciple et je vous parle comme à mes condisciples... Ne pourrais-je vous écrire des choses plus remplies de mystères ? Mais je crains de le faire, de peur de vous causer du mal, à vous qui n'êtes que des enfants en bas âge. Ne m'en veuillez donc point.

« Incapables de recevoir des communications de cette importance, elles pourraient vous étouffer, car moi-même je suis lié, qui suis capable de comprendre les choses du ciel, les hiérarchies angéliques, les différentes espèces d'anges et d'armées célestes, la différence entre les puissances et les dominations, les distinctions entre les trônes et les autorités, la force immense des éons, la prééminence des chérubins et des séraphins, la sublimité de l'Esprit, le royaume du Seigneur et, par-dessus tout, l'incomparable majesté du Dieu Tout-Puissant, moi qui connais toutes ces choses, je n'en suis pas pour cela parfait. Je ne suis pas un disciple comme Paul ou comme Pierre. » La lecture des Stromates de saint Clément d'Alexandrie ; celle des polémiques entre Origène et Celse suffiraient pour nous renseigner sur l'existence certaine d'un enseignement ésotérique dans les premiers siècles du Christianisme.

Mais, à mesure que l'on s'éloigne des origines, on voit cet enseignement s'atténuer de plus en plus ; l'initiation se fait rare, la réalité du mystère se dévoile et ne tarde pas, par là même, à être défigurée par les interprétations de la croyance et de la piété populaires ; et c'est alors, sans doute, à cause des dangers qu'elle faisait courir à la foi, par suite de ses déformations, que cette pensée supérieure fut remplacée par la pensée officielle, ligne de conduite beaucoup plus sûre et qui devint obligatoire pour tous. Le résultat de cette substitution fut fatale pour la Religion : un grossier matérialisme remplaça des conceptions plus pures et plus idéales. L'Église, sans doute, profita de cette transformation ; elle en vécut longtemps ; mais à l'heure présente, nous en mourons.

Sans doute, cet enseignement secret n'avait pas la prétention d'exprimer d'une façon adéquate les réalités ineffables qu'il s'efforçait de traduire. Le divin que nous cherchons comme à tâtons, c'est dans notre âme et dans l'univers que nous le trouvons et notre esprit ne peut passer au delà. La loi d'immanence nous emprisonne : bien plus, comme le monde est plein d'âme, notre esprit se retrouve lui-même au sein de l'univers ; et cette reconnaissance, ce réveil de l'esprit n'est pas autre chose que la loi du progrès et la voie de notre salut. Comme notre moi se perd de part et d'autre dans l'éternité avec laquelle il se confond, notre labeur qui est bien aussi l'œuvre de notre sainteté, doit consister à dilater notre personnalité pour qu'elle se perde à son tour dans le Divin. Telle est bien la tendance universelle, à laquelle s'oppose la loi de l'égoïsme. C'est pour protester contre cette loi néfaste que Plotin mourant s'efforçait de réunir ce qu'il y avait de divin en lui à ce qu'il y a de divin dans l'univers. Mais c'est avec notre esprit autant qu'avec notre cœur que nous devons entreprendre cette œuvre, qui pour nous est l'unique nécessaire, et qui consiste à libérer l'esprit de la matière. Mais, n'est-ce pas asservir l'esprit que de le confondre avec ses contrefaçons, avec ses manifestations passagères, même les plus spirituelles et, de vouloir l'enclorre dans des formules intellectuelles ? Aussi, les initiés savaient-ils à quoi s'en tenir quand on présentait à leurs adorations les lois de l'Univers : loi du Verbe, loi du Christ, ils savaient que ce n'étaient là que des traductions toujours grossières de l'Unité ineffable et de son action toujours créatrice. Ceux donc qui font de ces réalités transcendantes des réalités concrètes et positives, en un mot, des personnalités, ne se rendent pas compte qu'ils matérialisent des principes et qu'ils ne sont que les adorateurs d'un symbolisme au second degré. Telle est, cependant, l'attitude de toutes les orthodoxies, servantes, agenouillées devant des formules qui sont des idoles et devant lesquelles elles exigent de leurs fidèles l'adoration et l'offrande de l'encens. Heureusement que c'est du cœur que procèdent les élans généreux, et c'est ce qui explique pourquoi, malgré leurs erreurs et leurs excès, ces Églises ont introduit dans le monde une somme de moralité très grande.

Dans les jungles de l'Inde, on découvre des vestiges grandioses de temples que la végétation a envahis. Les lianes, comme de gigantesques constrictors, se sont enroulées autour de ces édifices, elles ont éteint les colonnes et les chapiteaux, désagrégé les blocs les plus fiers, et, plus terribles que la cendre du Vésuve, ont fini par dévorer l'œuvre majestueuse de l'homme : on assiste là à un spectacle plus effrayant que la mort : celui de la vie étouffant la vie. Si l'Église romaine n'avait pas laissé s'enrouler autour d'elle des lianes étouffantes ; si elle avait conservé, à l'abri de cette végétation parasitaire, l'édifice fondamental de la tradition religieuse, elle ne serait pas, à l'heure présente, persécutée par les pouvoirs publics, abandonnée des peuples ; et elle

ne sentirait pas s'évanouir peu à peu son prestige et son autorité dans la direction intellectuelle et morale des individus. Au lieu de cela elle s'est complue dans une torpeur mortelle laissant s'accumuler en elle des excroissances sans vie qui sont comme autant de germes de mort qu'elle porte dans son sein. Mais ô puissance fatale de l'orgueil ! par une étrange illusion, ce sont ces germes de mort qu'elle confond avec la vie. Sans doute, l'idée religieuse est susceptible de développement ; elle doit, comme tout ce qui est mouvement, vie, avoir son évolution, c'est-à-dire s'adapter aux milieux et aux temps et emprunter aux circonstances des modalités diverses. L'évolution c'est la trame mystérieuse autour de laquelle, par une lente cristallisation, viennent se déposer, au fur et à mesure, les pensées concrètes, empruntées au temps et à l'espace ; elle n'est pas autre chose qu'une aspiration jamais assouvie, qu'une tendance qui toujours vous incline vers un idéal plus élevé. Telle est l'idée-mère des travaux de M. Loisy et des partisans de l'évolution religieuse. En l'exposant, le savant exégète tendait à l'Église une main secourable, car elle trouvait dans cette doctrine de quoi légitimer ses institutions et ses différents modes de croyance. Mais elle a refusé cette aide, car elle s'est rendu compte que l'acceptation loyale de cette thèse l'obligerait à conclure à la légitimité de son enseignement sans doute, mais aussi à son imperfection et à sa relativité, puisque c'est le besoin des âmes qui l'a fait naître à des dates précises de l'histoire. Admettre cela, c'était renoncer à l'affirmation fantaisiste que tout dans l'Église est d'institution divine immédiate. Sans doute, cette évolution ne peut s'expliquer sans une intervention providentielle, et, en ce sens, tout est bien divin, quoiqu'il soit bien difficile de nier que l'action souvent néfaste des hommes n'ait contribué en une assez grande mesure à faire prévaloir dans l'Église telle ou telle croyance. Mais le Bien ne se réalise qu'à l'aide de ces compromis entre le divin et l'humain ; et ces tâtonnements et ces essais, souvent malheureux, sont les procédés mêmes de l'évolution qui n'offrirait plus aucun sens intelligible si le Bien absolu trouvait, d'un seul coup, la formule de sa perfection. Voilà justement ce que l'Église ne veut pas comprendre. Se prétendant divine dans ses origines, elle enseigne qu'elle a reçu, une fois pour toutes et en bloc, par une institution immédiate, de Dieu même dans la personne du Christ, ses institutions et ses dogmes dont il serait aisé de retrouver la trace dans l'Évangile. Dès lors, tout est immuable et éternel et ce monopole du divin qui ne doit rien au passé et que l'avenir devra respecter, elle prétend le conserver toujours avec un soin jaloux. Voilà donc pourquoi elle condamne ceux qui veulent relier le Christianisme à l'antiquité religieuse et qui ne voient dans cette institution, une des dernières en date, qu'un prolongement et qu'un épanouissement d'une Pensée éternelle que le ciel a livré à l'interprétation des hommes.

Aussi, le Spiritisme, qui n'est ni une philosophie ni une Religion nouvelles, mais qui s'attache à faire renaître la véritable tradition religieuse doit être condamné. Le Christianisme auquel il se rattache n'est pas celui de l'Église officielle : c'est au vrai Christianisme des âmes qui, comme elles, ne connaît ni le temps ni l'espace qu'il veut adhérer. Comme aucune autorité ne peut trancher les liens qui nous rattachent à l'Infini, si utiles que puissent être les communautés des fidèles pour exciter et entretenir leur foi et leur piété, quand ces églises deviennent tyranniques ; quand elles s'attaquent à la raison de leurs fidèles, le devoir de chacun est de se soustraire à la force qui opprime, d'écouter la conscience qui délivre, et, ne pouvant plus adorer « dans le temple ou sur la montagne » de devenir « un adorateur en esprit et en vérité ».

Il est facile de se convaincre de quel soutien se prive l'Église, en condamnant le Spiritisme. Le grand conflit qui agite l'Univers c'est celui soulevé entre la matière et l'esprit. Rien cependant ne sépare ces deux entités de même nature et entre lesquelles n'est creusé aucun abîme, si ce n'est le monde du corps ou des apparences. Aussi, tout notre labeur intellectuel et moral doit-il être de détruire le plus vite possible cet intermédiaire importun qui, à la façon d'une cloison étanche, empêche la matière et l'esprit de se rejoindre. En fait, la matière et l'esprit sont bien séparés, et, suivant que l'on accorde la priorité à l'un ou à l'autre de ces deux aspects de la vie, c'est le matérialisme ou le spiritualisme qui triomphe. Mais ces deux doctrines ne sont pas irréductibles : des nuances seules les séparent, et le matérialisme le plus dogmatique, celui qui, de nos jours, est presque complètement abandonné, n'est, par rapport au Spiritualisme, qu'une théorie retardante.

Mais pour passer ainsi du plan physique au plan psychique, ce n'est pas sur des syllogismes qu'il faut appuyer sa pensée. Si, jusqu'ici, le spiritualisme a été adopté par certains esprits, c'a été à l'aide d'expériences religieuses ou philosophiques personnelles, et non pas à l'aide d'une démonstration rigoureuse et d'une évidence immédiate. Si jamais le jour doit venir, où l'expérience scientifique remplacera la foi plutôt intuitive de l'individu ; où la réalité objective d'un état *post mortem* sera démontrée : ce jour-là, le matérialisme, assez audacieux pour nier la survivance personnelle, aura vécu. Sans doute, puisque la vie est un mouvement qui se déroule sans cesse et qu'il n'y a pas de limite devant elle, c'est au jour le jour que nous vivons notre immortalité que nous ne devons pas considérer comme un état limite. Mais ceci importe peu, si la mort n'est rien et si cette ligne sombre qui barre notre horizon céleste tombe pour faire place à des perspectives de plus en plus lumineuses.

L'Église, qui tous les jours paye des traites sur l'éternité, aurait dû comprendre de quel précieux secours lui était le spiritisme. Mais peut-être aussi

vit-elle trop de la mort pour comprendre le vrai mystère de la vie. A l'heure présente, la position du Spiritisme est plus avantageuse que la sienne. Comme je l'écrivais dans un précédent article par suite de ses emprunts à l'antiquité religieuse : « Mieux que le Romanisme, le Spiritisme nous renseigne sur la nature de l'âme et de Dieu : il nous donne sur nos destinées futures des données consolantes et conformes à la véritable tradition. Jamais, depuis longtemps, le redoutable problème de la souffrance, cette pierre d'achoppement de la croyance, n'avait reçu de solution aussi satisfaisante.

Dans cette doctrine la vie prend un sens : dans les énergies sourdes de la matière la plus élémentaire elle nous signale déjà les premiers vestiges de la Divinité. Cette Force éternelle s'est développée ; lentement elle s'est dégagée de sa gangue épaisse pour aboutir à la conscience, à la liberté, à l'amour : du jour où elle eut atteint cette étape, l'homme a été constitué, il a fait son apparition sur la terre. Si, comme le Spiritisme nous y invite, nous regardons en arrière, nous sommes frappés de la bassesse de notre origine ; mais nous pouvons aussi éprouver un tressaillement de joie, en voyant la marche ascendante de notre humanité. C'est un fait qui s'impose à l'attention, malgré sa barbarie native, malgré son égoïsme et ses passions, malgré ses arrêts et ses reculs, elle marche guidée par une force infailible. A mesure que ses exigences vives se développaient, à mesure que se précisait le sens de sa vie, l'humanité réalisait une moralité plus parfaite. Par une suite d'expériences douloureuses, elle acquit cette double notion : tout ce qui favorise l'évolution est bien, tout ce qui la contrarie c'est le mal ou le péché. Elle comprit alors qu'elle ne pouvait se soustraire à cette morale précise et impérative sans se dérober à sa destinée. Si donc, elle veut rester dans ce grand courant qui, parti de Dieu, emporte toutes choses vers lui, elle doit franchir les étapes et se dépouiller au fur et à mesure des scories de ses états antérieurs.

Telle est l'admirable synthèse du Spiritisme bien compris sur la nature et la destinée de l'homme. Aussi, ce serait pour lui une déchéance lamentable et compromettre à jamais la fécondité de ses enseignements que de verser dans les travers, qu'à bon droit, il critique chez les autres. Qu'il n'oublie pas que sa philosophie et ses théories religieuses sont des doctrines d'emprunt ; qu'il n'oublie pas que ses notions ne sont que provisoires et qu'il ne doit pas dissenter sur elles avec trop d'assurance. A quoi se réduisent ses éléments de certitude ? A quelques principes directeurs qui, sans doute, suffisent pour donner à notre pensée une orientation très sûre, mais qui, cependant, ne nous autorisent pas à tirer des conclusions trop lointaines : qu'il évite donc le dogmatisme qui le tuerait. Plus le Spiritisme restera sur le terrain expérimental, plus il sera fort. Il faut se méfier de l'ignorance, de la mauvaise foi et des conclusions hâtives, surtout dans un pays où le ridicule

est une plaie mortelle. *Errare humanum est* (l'erreur est chose humaine), dit la Sagesse antique, et l'imagination a peut-être fait plus de victimes que le mensonge. Or, où l'imagination peut-elle se donner plus librement carrière que dans cette région inexplorée des forces occultes ? Notre vision ici-bas est souvent confuse, et nos sens abusés nous trompent, même quand le champ de notre vision est restreint. Combien, dès lors, doivent être dangereuses et peut-être mensongères nos excursions dans l'astral ?

Si dans l'explication des phénomènes notre cerveau ne peut pas tout et peut cependant beaucoup : il ne faut donc pas, pour légitimer une idée chère, restreindre son action. Ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les explications ordinaires que nous serons en droit de conclure à l'existence de faits supranormaux : ce reliquat se réduira peut-être à peu de chose, mais c'est ce peu de chose qui sera tout ; et n'y aurait-il qu'un seul fait bien établi, le spiritisme serait sauvé.

Que les âmes timorées, qu'une condamnation possible du spiritisme pourrait effrayer, se rassurent. Ainsi entendu, c'est une doctrine qui relève de l'expérience et de la raison et que nulle autorité extérieure n'a le droit de condamner. Bien plus, ramené à de justes proportions, il ne fait qu'exprimer le plus pur de la tradition religieuse et le meilleur du Christianisme : « C'est à votre charité que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples » a dit Jésus. Or quelle doctrine comporte plus de charité et de suave condescendance ? Pour elle, il n'y a pas d'enfants perdus, il n'y a que des attardés échelonnés à des distances plus ou moins longues sur la route de l'existence, qui tous sont en marche vers le Père céleste et qu'il faut traiter avec douceur et mansuétude. Le Spiritisme ne tue pas le pécheur : il lui tend une main secourable et il le sauve.

L'humanité, surtout dans les temps modernes, a toujours porté dans son sein une plaie béante : la crainte de la mort. Elle n'a jamais pu se débarrasser de cette hantise douloureuse qui l'opprime et suffit à lui gâter le meilleur de ses joies. Nous avons peur de la mort pour nous et surtout pour ceux qui nous sont chers, car nous savons qu'elle sera plus forte que notre tendresse et que notre sollicitude ; aussi, quand ce sont eux qui partent les premiers, notre existence à jamais brisée n'est plus qu'une agonie et un long martyre dont nous attendons la fin avec impatience. L'Église apporte bien quelque soulagement à l'âme affligée ; mais que de terreurs elle mêle à ses espérances ! Le Spiritisme, en mettant les choses au point, en enseignant que la vie dans l'au-delà n'est que le prolongement de notre vie psychologique, porte une sanction suffisante en même temps qu'il nous rassure touchant cette existence future dont nous sommes les artisans. Alors que beaucoup d'hommes asservissent la science et captent les phénomènes de la nature pour des projets homicides, dépensant le meilleur de leur intelli-

gence à perfectionner les engins de mort : nous, spirites, c'est pour la vie que nous travaillons. Il s'agit de faire tomber le sombre écran de la mort contre lequel viennent se heurter nos espérances et nos amours ; de démontrer que la mort n'est qu'un incident ou plutôt qu'un phénomène de la vie et qu'au dedans de nous, nous portons l'immortalité. Jusqu'ici l'humanité, dans son ensemble, n'a eu pour étayer sa foi en une vie future, que l'intuition et le raisonnement ; mais toujours elle pouvait redouter le mirage et craindre que l'imagination, complice de son cœur et sollicitée par de secrets désirs, ne fût pour elle la cause d'illusions décevantes. Mais l'erreur ne sera plus possible, le jour où il sera démontré que notre corps charnel n'est rien sinon une lourde et pesante servitude pour notre être spirituel qui, de même que les rayons du soleil se jouent sur les ruines d'un vieux temple, continuera, lui aussi, à briller sur les ruines de notre corps charnel. Ce jour-là, nous pourrons chanter ces sublimes paroles de la liturgie chrétienne que bien peu comprennent : *Ubi est mors victoria tuo, ubi est mors stimulus tuus*. « Mort où donc est ta victoire, mort où donc est ton aiguillon ? » L'aiguillon de la mort c'est le Spiritisme qui l'aura brisé. Quelle œuvre plus grandiose et plus consolante que la nôtre et plus digne d'exciter nos enthousiasmes et nos ardeurs ! Pour notre compte, nous ne croirions pas avoir perdu notre temps si nous avions la certitude d'avoir tari quelques larmes. Continuons donc notre œuvre chrétienne en dépit des contradictions, des difficultés et des menaces ; et, puisque l'espérance est le dernier des dons célestes qui soit resté sur la terre, puisqu'elle est fille du Ciel et que les ailes brisées de nos désirs déçus sont incapables de nous emporter au delà des horizons célestes ; qu'elle vienne à nous cette divine messagère pour emporter notre pensée dans le royaume de nos destinées futures. Si, malgré la conviction sincère de notre esprit, notre cœur a encore des défaillances ; si, à force de circuler au milieu des tombeaux, nous sentons le vent froid des sépulcres glacer notre âme ; si nous nous sentons envahis par le trouble, n'imitons pas le voyageur téméraire égaré dans la montagne qui sent le vertige envahir son cerveau et qui s'entend appeler par les génies de l'abîme ; mais levons les yeux là-haut, vers le ciel bleu, vers ces horizons de la vie future dont nul océan ne nous sépare, que nul, sans doute, n'a encore explorée, mais que nous pouvons aborder « sans barque ni voile » ; et sachons gré au Spiritisme de nous avoir déjà jetés au rivage.

J. F.

P.-S. — Les personnes que le problème religieux tourmente et qui cherchent une solution satisfaisante pour les exigences de leur esprit et les aspirations chrétiennes de leur cœur, trouveront certainement l'apaisement qu'elles désirent dans la lecture de *L'Évangile de l'Esprit* par Alta, en-

vente à la librairie Leymarie. Avec une profondeur de pensée qui donne le vertige, avec une lucidité qui touche à l'intuition, l'auteur nous décrit, en un style merveilleux, quel sera, demain peut-être, le véritable Christianisme débarrassé de la gangue épaisse et des scories qui l'étouffent et replacé sur les hauteurs célestes d'où il est descendu.

M. Craddock et sa médiumnité

(Suite et fin)

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Le bruit de mes prouesses s'étant répandu par toute la ville, plusieurs personnes, s'intéressant sérieusement aux problèmes psychiques, en eurent connaissance et vinrent me trouver chez moi. Elles assistèrent aux mouvements de la table avec et sans contact et, à ma grande surprise, parurent prendre la chose au sérieux et ne me traitèrent pas de charlatan. Au contraire, ces braves gens furent très satisfaits et m'expliquèrent brièvement la théorie spirite, à laquelle je ne compris pas grand'chose tout d'abord, sinon que j'avais une mission à remplir sur terre, et qu'à cet effet j'étais doué de facultés qui me valaient le titre de *Médium*. Ce mot, que j'entendais pour la première fois, m'impressionna fort, d'autant plus que je ne connaissais qu'imparfaitement son sens exact.

Mes aimables visiteurs m'invitèrent à assister à leurs séances; je me rendis donc un soir à la maison de l'un d'eux, chez qui tous se réunissaient; j'arrivai un peu en retard, car la séance était déjà commencée. Je fus néanmoins reçu très aimablement, et on m'indiqua comment il me fallait poser légèrement les mains sur la table. Immédiatement celle-ci se mit à craquer; à s'incliner dans tous les sens, puis, finalement, se souleva des quatre pieds et retomba lourdement.

Par typtologie, la table épela le nom d'une de mes tantes, et un des assistants, excellent médium voyant, me décrivit minutieusement les traits de cette parente ainsi que ceux de ma mère. A la fin de la séance, tout le monde était satisfait; on compléta mon éducation sur les phénomènes médianimiques et leurs causes supposées. J'assistai assidûment aux réunions pendant plusieurs semaines, et les phénomènes ne firent qu'augmenter en intensité et en fréquence. Mais j'étais toujours facilement impressionnable, et quelquefois ne pouvais dormir de la nuit à la suite de quelque séance mouvementée. Je m'affaiblissais rapidement, et ma tuberculose semblait vouloir reprendre le dessus, si bien que j'annonçai un jour à mes amis, les

spirites, que je me retirais du groupe. Mais ils ne voulurent rien entendre, et après m'avoir laissé me reposer pendant six semaines, ils revinrent à la charge et furent si pressants que je ne pus leur refuser mon concours.

Un jour, nous reçûmes un énorme paquet de vieux journaux sur la tête, avec la poussière qui s'y était accumulée depuis des années, mais à part l'ennui du barbouillage plutôt noir que blanc, personne n'eut de mal. Il me fut expliqué alors que quand les intentions des assistants étaient pures, il était rare qu'il leur advint du mal ; j'ai pu vérifier par la suite toute l'exactitude de cette assertion.

Nous eûmes quantité de phénomènes intéressants, qu'il serait trop long de narrer ici. Ma santé était toujours dans le même état, et se ressentait des séances.

En 1887, je me mariaï, et ma femme, quoique ou parce que très nerveuse, me seconda utilement dans la production des phénomènes. Un personnage scientifique connu nous demanda de faire des séances avec lui seul, laissant ma médiumnité se développer naturellement. Au bout de six mois, le premier phénomène de matérialisation se produisit : nous étions assis autour d'une table de salle à manger quand, sans que rien jusque-là eût pu le faire prévoir, un bras et une main énormes sortirent de dessous la table. La main s'agita un moment, remua les doigts, puis disparut. Le phénomène s'était produit en pleine lumière, et avait été vu distinctement de tous. Nous regardâmes immédiatement sous la table, sans y découvrir rien d'anormal. Les dimensions de ce bras nous amenèrent à penser qu'il ne pouvait appartenir qu'à un géant de taille herculéenne.

Au cours des dix-huit mois que durèrent les séances avec M. L..., nous obtînmes les phénomènes les plus convaincants : matérialisations, lévitations, messages, et de nombreux cas de passage de la matière au travers de la matière. Ce fut là que, pour la première fois, j'employai le cabinet noir, d'après les conseils de nos amis invisibles. M. L... était, avant que je ne le connusse, un matérialiste endurci, c'est maintenant un Spiritualiste convaincu. Je pourrais citer quelques centaines de conversions semblables.

Je donnai ensuite des séances à des spiritualistes ; ce fut là le commencement de mes séances publiques, mais non professionnelles, car pendant deux ans encore je ne reçus aucune rémunération.

Ce ne fut que par la suite, quand mes amis bien pensants eurent cessé de fréquenter ma maison de commerce et s'approvisionnèrent chez mon concurrent, simplement parce que j'étais Spirite, que j'en fus réduit à céder mon fonds pour ne pas être mis en faillite, et à accepter une rémunération de mes séances. Voilà où m'ont conduit les principes étroits et haineux de cette catégorie de gens néfastes pour qui le mot « dogme » est tout, et le mot « charité » n'est rien.

De ma vie publique, je ne parlerai que très brièvement, n'étant pas dans les conditions voulues pour traiter en entier ce sujet, cependant fertile en enseignements. On m'a souvent demandé mon opinion sur la question des Médiums payants. Je dis qu'il est honteux qu'un homme ait à se donner publiquement, au premier venu, pour pouvoir vivre et faire vivre les siens. Combien de personnes sont venues me réclamer, et ont lésiné sur une question de quelques shillings, qui auraient pu acheter la maison sans que leur bourse s'en ressente beaucoup !

Ceux-là, je n'y tiens pas, car j'ai appris par l'expérience que seules obtiennent de réellement bons résultats les personnes dont les idées sont spiritualistes. Les autres ne font que rompre les conditions d'harmonie nécessaire. C'est ce que ne manque jamais de dire le Dr Græm (désincarné) au commencement de chacune de mes séances.

Pendant dix-huit mois, nous avons obtenu, à huit personnes, des résultats tout à fait extraordinaires, tant au point de vue de la netteté des matérialisations que de leur haut degré d'enseignement philosophique, simplement parce que l'harmonie la plus parfaite ne cessait de régner parmi nous. J'ai obtenu depuis d'excellentes séances avec deux ou trois personnes, mais jamais avec un aussi grand nombre d'assistants. A ces séances, à huit, nous ne parlions jamais, mais tout le monde chantait. Si quelqu'un avait quelque chose à dire, il le disait en chantant, ainsi les vibrations harmonieuses n'étaient jamais interrompues. Des comptes rendus de ces séances ont d'ailleurs été publiés dans le *Light* et *The two Worlds* en 1895 ou 1896.

C'est vers la même époque que je construisis, d'après les conseils de mes Guides, un petit cabinet noir, en forme de grande boîte, imperméable à l'air et à la lumière. Sur une des parois, et communiquant avec l'intérieur, je fixai un long tube évasé ayant un peu la forme d'un cornet de phonographe, le côté pavillon étant fixé à la boîte. Après avoir respiré fortement et soufflé l'air dans le cabinet, je plaçais mon oreille au petit orifice du tube, et j'obtenais de longues et intéressantes communications verbales de mes Guides, partiellement matérialisés à l'intérieur du cabinet. Les voix étaient distinctes et parfaitement naturelles, quoique un peu faibles parfois. Je conversai ainsi fréquemment avec Lister Aimée, déjà connue des Lecteurs de la *Revue Spirite*.

Au cours de ma carrière de Médium, j'ai malheureusement très rarement observé des matérialisations en pleine lumière. Le cas n'est pas impossible, mais j'estime qu'il ne peut se produire sans l'aide efficace d'entités très évoluées, et dans des circonstances tout à fait spéciales. Trois fois seulement dans ma vie j'ai été l'instrument inconscient du plus beau des phénomènes psychiques : la matérialisation complète d'une entité, en pleine lumière et visible de tous. Je relate brièvement un de ces cas, dont le Lec-

leur trouvera une narration exacte dans le livre de M. Gambier-Bolton *Psychic Force* (Londres 1904).

J'étais, depuis quelque temps, en rapports avec M. Gambier-Bolton, qui s'intéressait aux problèmes occultes et était secrétaire honoraire d'une Société de recherches, quand celui-ci fut prié, par un groupe de personnages soi-disant scientifiques, de me faire des offres en leur nom pour des séances devant avoir lieu à Charing-Cross. Il s'agissait, paraît-il, de prendre des photographies spirites destinées à illustrer un livre sur les Médiums.

Je me rendis à leur invitation ; l'appartement, le laboratoire plutôt, était situé au cinquième étage d'une maison dans un quartier très mouvementé de Londres. Le plafond était entièrement vitré et recouvert d'une fine couche de peinture destinée à intercepter la chaleur solaire, mais non la lumière. Il y avait là cinq personnes, je crois, y compris M. Gambier-Bolton, venu en spectateur. On me fit asseoir sur une chaise, contre un rideau de peluche rouge ; quatre des assistants firent la chaîne, le cinquième était préposé à la manipulation de trois appareils photographiques braqués sur moi.

Le rideau rouge me couvrait partiellement ; au bout d'un instant celui-ci se gonfla soudainement, et il en sortit un gigantesque Indien, à l'aspect plutôt farouche, paraît-il, qui se dirigea tout droit vers le gentleman photographe. Celui-ci, saisi d'effroi — on le serait à moins, — s'était précipitamment rejeté en arrière et était tombé à la renverse, entraînant les appareils. En un instant l'Indien fut de retour au rideau et s'y dématérialisa. Les assistants, le premier moment de stupeur passé, se ruèrent sur la tenture, mais trop tard, l'apparition s'était volatilisée.

Si le fait s'était passé chez moi, on eût inévitablement crié au charlatanisme, on m'eût traité comme le pire des bandits, mais, cette fois, il n'y avait pas moyen de nier l'évidence. Plusieurs des assistants en étaient désappointés, car j'appris plus tard que ces aimables personnes, contrairement à ce qu'elles m'avaient annoncé, écrivaient un livre contre le spiritualisme, et avaient eu recours à moi en dernier ressort pour prouver les supercheries des Médiums et la fausseté des photographies spirites.

Le rôle de Médium à matérialisations n'est pas toujours agréable, il s'en faut de beaucoup, car j'ai souvent dû me soumettre aux exigences de contrôleurs soi-disant scientifiques, qui ne furent d'ailleurs pas toujours convaincus, malgré leurs minutieuses précautions et les résultats surprenants obtenus malgré tout. Si l'Humanité ne doit accepter le spiritualisme que quand la Faculté l'aura expliqué, alors adieu pour longtemps. Les vrais spiritualistes se soumettent aux conditions voulues, et obtiennent toutes les preuves qu'ils désirent ; les scientifiques prétendent soumettre les conditions à leurs propres exigences, comme si eux-mêmes étaient les auteurs des phénomènes, et ils n'obtiennent rien ou pas grand'chose.

Au cours de mes seize années de carrière, j'ai eu des expériences bien extraordinaires. J'ai donné des séances dans la plupart des villes d'Angleterre, ainsi qu'en Suède, en Danemark et en Hollande. Je me suis toujours efforcé de vivre en chrétien et en gentleman, et de ne jamais penser que du bien de mon prochain, celui-ci ne m'en a d'ailleurs pas toujours su beaucoup gré.

Comme tous les Médiums, d'ailleurs, j'ai souvent eu à me défendre des attaques venant du dedans et du dehors, d'en haut et d'en bas. J'ai été défié, parfois par des membres du mouvement, de produire « mes Esprits » dans des conditions impossibles, pour faire plaisir à la Presse ou satisfaire les ennemis de la cause. J'ai toujours répondu que, pour ceux dont l'esprit est favorablement tourné, ces conditions n'étaient pas nécessaires, et que pour nos ennemis elles étaient inutiles.

Il y a un an, Lister Aimée et un Indien matérialisé me firent des empreintes de leurs mains dans de la terre à modeler. Ces empreintes, examinées par le « Detective Department » (mensuration des criminels), furent déclarées avoir été faites par différentes personnes. Elles ont été reproduites, avec celles de mes propres mains, en photographie dans un journal danois, le *Sandersogern*.

Je porte à mon bras un anneau de fer, sans jointure, trop étroit pour passer par le poignet, et que, cependant, mes Guides enlèvent à volonté. J'ai encore quantité d'autres preuves, mais je ne m'en sers jamais, car je préfère laisser l'observateur juger par lui-même.

Mon organisme commence à se fatiguer ; maintenant, je souffre de prostration nerveuse et suis obligé d'espacer mes séances. Néanmoins j'espère pouvoir venir à Paris donner satisfaction à quelques partisans sincères de la cause. Ce voyage répondra au vif désir que j'ai de voir ce beau pays, dont je connais déjà le caractère aimable et élevé des habitants.

Je regrette de n'avoir pu donner de détails plus intéressants, mais les personnes qui ont en leur possession les comptes rendus tiennent à les garder pour les publier ultérieurement.

Je termine, en souhaitant de tout cœur bonheur et prospérité à mes frères et sœurs de l'autre côté du détroit, et je leur dis : « au revoir ».

F.-F. CRADDOCK

Londres, août 1907.

Traduction. R. AYLMER.

Cercle Allan Kardec

PROCÈS-VERBAL

DE LA

Réunion générale annuelle tenue le 7 février 1908

Conformément aux Statuts.

La séance est ouverte à 9 heures du soir. Au Siège Social, 67, rue Saint-Jacques.

ORDRE DU JOUR

1^o Reddition des comptes de la Société depuis sa fondation jusqu'au 31 décembre 1907 ;

2^o Cotisation pour 1908 ;

3^o Modifications à apporter aux heures de réunion de la Société ;

4^o Réglementation de la location éventuelle de la salle ;

5^o Réélection des membres du Conseil d'administration.

Le président, ayant ouvert la séance, donne la parole à M. le commandant Thirion, trésorier, pour l'exposé des comptes de la Société, durant la période qui s'étend du 19 octobre 1906 au 31 décembre 1907.

Le trésorier rend compte de la situation, comme suit :

Les sommes reçues depuis le 19 octobre 1906 sont :

Cotisations des sociétaires	3.735 »
Dons volontaires	2.285 70
Avances faites à la Société pour frais du début	1.000 »
Total.	<u>7.020 70</u>

Les dépenses faites par la Société se décomposent ainsi :

Loyer, contributions.	1.405 45
Frais de première installation	522 90
Ameublement	2.900 35
Conciergerie et ménage	499 70
Entretien et dépenses courantes.	178 95
Divers	422 55
Chauffage	199 80
Total des dépenses.	<u>6.129 70</u>

Il reste en caisse 891 francs.

Balance {	Dépenses	6.129 70
	En caisse	891 »
	Total égal aux recettes.	<u>7.020 70</u>

Ces comptes sont approuvés à l'unanimité.

2° Il n'est rien changé au prix de la cotisation pour 1908 ;

3° Il a été décidé de reporter dans l'après-midi la réunion du samedi. Le cercle sera ouvert, désormais :

Le mardi matin	} De 10 heures à midi.
Le jeudi » }	

Et le samedi à 2 heures après-midi.

4° L'article suivant devra être ajouté au règlement pour 1908.

Art. 13. — La salle du cercle A. K. pourra être louée en vue de réunions, conférences, ou expériences intéressant le progrès des études psychiques.

Le prix en sera de 20 francs, par soirée, pour le sociétaire qui voudrait s'en réserver la jouissance personnelle, et de 40 francs pour tout étranger.

Il est entendu que la salle reste toujours à la disposition gratuite de tout groupe ouvert exclusivement aux membres du cercle.

5° Enfin le président invite l'assemblée à procéder à la réélection des membres du Comité.

Les membres sortants sont maintenus dans leurs fonctions; mais, par suite de vacances, l'assemblée fait les nominations et modifications suivantes :

M. le commandant Thirion est nommé vice-président, en remplacement de M. le Dr Pau de Saint-Martin, démissionnaire.

M^{me} Thirion est nommée trésorière.

MM. Philippe, Lancelin, M^{me} Pizot, sont nommés membres du Conseil.

M^{me} la comtesse de Lerche est nommée secrétaire.

MM. A. du Châtelet, Dumanoir, M^{me} Fauconnet, sont nommés membres suppléants.

Par suite de ces élections, le Comité pour 1908 est ainsi composé :

Présidents d'honneur : MM. Alb. de Rochas d'Aiglun, M. Léon Denis, M. Gabriel Delanne et M^{me} Rufina Noeggerath.

Président : M. Paul Mantin, fondateur du cercle.

Vice-présidents : MM. A. Thirion, L. Chevreuil.

Membres du Comité : MM. Leymarie, Ouiste, Philippe, Lancelin, M^{me} Monroc ; Pizot.

Membres suppléants : MM. A. du Châtelet, Dumanoir, M^{me} Fauconnet.

Trésorière : M^{me} Thirion.

Secrétaires : M. Aylmer, M^{me} de Lerche.

L'ordre du jour étant épuisé, le président lève la séance.

DEUX LETTRES OUVERTES

A PROPOS DE JÉRUSALEM

Vittel (Vosges), 1^{er} février 1908.

A M. L. Dauvil, Rédacteur en chef de la *Revue Spirite*.

Cher Monsieur,

A coup sûr, votre relation sur Jérusalem est fort attrayante, vous êtes un touriste aussi intéressant que charmant et vous trouvez moyen de rajeunir un thème déjà bien vieux.

Mais, n'avez-vous pas effectué ce voyage en Palestine avec des opinions tout arrêtées et que rien ne devait modifier? Si peu que vous en citiez, Renan prouverait que c'est lui qui a été votre guide avant même le bon père Barnabé qui, mieux que tout autre, aurait pu donner des solutions plus justes à vos interrogations et à vos doutes.

Avec son système d'insinuations doucereuses sans preuves apodictiques, Renan se contredit souvent dans un même chapitre.

Volontiers, avec vous je conviens que la religion a des côtés humains; pourquoi s'en étonner puisqu'elle est faite pour les hommes; mais ne voir que cela me semble une lacune.

La religion de Jésus est un monument superbe divin; les quelques rares imperfections ajoutées çà et là ne font que mieux ressortir le plan primitif comme pour nos magnifiques cathédrales, en dépit de quelques illusions architecturales qui détonnent parfois sur l'ensemble.

Quand on aura dit de quelques religieux qu'ils sont contemplatifs ou qu'ils exploitent une branche plus ou moins industrielle, qu'est cela? C'est à peine comparable à une souillure de mouche sur un chef-d'œuvre de Raphaël? Il faut voir surtout quel usage est fait de ces prétendues richesses exagérées à plaisir.

Vos aperçus personnels sont spécieux; pourquoi l'histoire de la Terre Sainte mériterait-elle moins de créance que celle des autres pays et des personnages qui y sont signalés?

Que Jésus soit mort à Jérusalem, le fait est certain; dès lors quel intérêt sinon celui de la véracité de l'histoire à placer son tombeau à l'endroit où il est plutôt qu'à tel autre! De même pour le lieu de naissance du Sauveur... il est demeuré si peu de temps à Bethléem! Les croisades elles-mêmes me paraissent plus confirmer la tradition que l'affaiblir; aurait-on songé à ces expéditions dangereuses pour des nouveautés ou des imaginations inutiles?

— Vous vous étonnez qu'autour de la croix de Jésus il n'y ait pas eu celle des douze apôtres. On n'aurait pas manqué de crier à l'hallucination. Au lieu de cela ces apôtres donnant ensuite leur vie pour un pauvre crucifié, me paraissent offrir un argument plus probant. Je suis persuadé, cher monsieur et ami, que bien des interrogations posées à la religion des Spirites demeurerait plus insolubles que les objections coalisées contre l'œuvre du Christ. Vous voyez que je vous ai parlé plutôt en laïque qu'en prêtre. A ce point de vue, votre relation de voyage à Jérusalem m'a intéressé, je vous l'avoue et je vous remercie de vous être souvenu des bonnes relations qui m'en ont procuré la lecture.

Respectueux sentiments,

GRAVIER, curé-doyen de Vittel (Vosges).

Paris, 17 février 1908.

Mon cher Monsieur l'Abbé,

Toute laïque, dites-vous, que soit la tournure très bienveillante de votre lettre à propos du récit de notre voyage à Jérusalem, je vous assure que je n'en attendais pas une autre du prêtre que des entretiens fréquents en nos promenades campagnardes m'ont appris à estimer. Aussi vous répondrai-je avec toute ma loyauté, vous prévenant qu'en publiant ma lettre, elle ne s'adresse pas seulement à vous seul dont j'ai choisi les pensées comme les plus dignes d'être connues de mes lecteurs, mais à plusieurs autres serviteurs de l'Église qui résumant leurs appréciations à mon égard par ce seul mot : Blasphémateur.

Vous me demandez si je n'ai pas accompli mon voyage à Jérusalem avec des idées préconçues ? Sans doute, je n'ai pas apporté en Terre Sainte l'âme d'un catholique convaincu, mais je ne crois pas non plus avoir affiché celle d'un sceptique que rien n'émeut, que rien ne peut convaincre.

Cette attitude que je qualifie de détestable dénote un cerveau vide qui voile son ignorance sous des négations toujours aisées à présenter et un esprit superficiel à qui le sens de l'évolution incessante de l'Univers et les pages de l'histoire échappent complètement.

Il n'est pas toujours facile de reconnaître l'orientation qui conduit le monde vers ses destinées, ni ce courant changeant de la vie qui part de Dieu et qui ramène tout à lui. Malheureux ceux qui ne cherchent pas la vérité : ils sont à plaindre, car ils demeurent en dehors de toute espérance.

Mais l'espace offert à l'intelligence de l'homme est large entre le scepticisme absolu et cette foi aveugle telle que l'Église l'impose à ses fidèles.

Pour moi, c'est dans la catégorie des penseurs libres, sans répugnance aucune pour la vérité, mais aussi sans attache avec le dogmatisme que je me suis placé, persuadé que c'est là, dans cette situation moyenne, à égale

distance de la croyance naïve et du scepticisme railleur qu'il faut demeurer pour apprécier sans haine comme sans amour de commande, des faits qui, de leur nature, sont amorphes, sans forme déterminée, sans vie et que notre âme seule peut vivifier. Dans de telles dispositions, reconnaissez avec moi qu'il m'était bien difficile d'éprouver là-bas, sur la terre aride du Christ, d'autres émotions que celles que j'ai ressenties et que j'ai décrites simplement.

Notre temps semble de moins en moins fertile en miracles; et je pense que pour mériter ces interventions de l'au-delà que l'on retrouve dans toutes les religions, il faut avoir une mission spéciale à remplir ou ressentir le besoin de grands redressements. Lorsque le ciel intervient, ce n'est pas, à mon avis, pour faire rentrer celui que l'éclair illumine dans la voie de telle ou telle orthodoxie mais purement dans celle de la moralité et du salut.

Les diverses Églises dont une ceinture hétéroclite et hétérodoxe entoure le tombeau de Jésus ne représentent à l'âme des pèlerins que des disciplines plus ou moins salutaires, des moyens infaillibles. Je le répète: j'aurais voulu trouver à Jérusalem une tombe dorée par le soleil du ciel et livrée à l'humanité entière loin de ces autels protecteurs..., gardiens ennemis et jaloux d'une tombe vide à jamais cachée.

C'est avec un esprit sincère mais vierge de préjugés que j'ai contemplé tous ces vestiges du passage du Christ sur la terre, et si je n'ai pas éprouvé les impressions que je constatais chez tant de pèlerins fervents catholiques, c'est qu'entre leur âme et la mienne s'interposait comme une cloison étanche, toute une philosophie qui me donne sur l'univers, sur l'âme humaine, sur l'homme-Dieu et sur le Créateur des notions si éloignées que tous ces gens-là et moi parlions une langue différente.

A Jérusalem, chacun apporte dans l'interprétation de ce qu'il voit la modalité de son esprit; c'est au travers d'un prisme plus ou moins déformateur que la vérité semble lui apparaître. C'est pour cela que le Catholique, devant un spectacle qui laisse indifférents le Juif et le Mahométan ainsi que tout passant qui ne partage pas sa croyance, éprouve de ces tressaillements suggestifs jusqu'au plus profond de son être.

Pouvez-vous me désigner avec certitude quel est celui qui voit juste? M'affirmerez-vous que c'est la foi qui éclaire. Hélas! que d'esprits aveuglés par la foi même, et je ne crains pas de redire que le phénomène que nous avons constaté est d'ordre purement psychologique, et si derrière lui nous dissipons l'illusion colorée, nous nous retrouvons avec nos idées, nos croyances, nos aspirations et nos sentiments personnels.

Renan lui-même que j'avais lu il y a des années et que je n'ai repris qu'à mon retour à Paris n'a pas échappé à cette disposition psychologique; les impressions posthumes que m'a laissées la lecture de *La Vie de Jésus*, volume

dont la valeur réelle est réservée pour un siècle à venir, n'ont donc pas influencé mon esprit.

Cela serait que j'avouerais avec orgueil avoir subi l'ascendant d'un tel cerveau. Je suis heureux d'avoir partagé les vues et les jugements laissés par une plume d'une si grande valeur. Les gens d'église se sont montrés durs à l'égard de Renan peut-être bien, beaucoup parce qu'ils ne l'ont pas compris, quelques-uns parce qu'ils n'ont pas voulu le comprendre dans la crainte vertigineuse de suivre dans son large sillon ce semeur de pensées. Tel qu'il est, le système du savant hébraïsant est moins étroit que la doctrine du Catholicisme et plus conforme à cette saine philosophie qui nous persuade que la vérité est toujours en marche, qu'elle ne se repose jamais et qu'elle progresse sans cesse dans un perpétuel devenir. On la voit passer, on court après la déesse, on veut l'étreindre mais on ne l'arrête point; encore moins peut-on l'emprisonner entre ces définitions théologiques si creuses et si fausses.

J'admire la belle figure du Christ et la qualifierai même de divine si vous voulez pour l'élever au-dessus de la nature humaine, mais jamais j'en admettrai que Jésus soit le fils de Dieu car ce serait faire de Dieu un être humain lui-même. Le Sauveur, à mon avis, n'a rien sauvé et l'Église elle-même lui accorde-t-elle d'avoir effacé le péché originel qu'elle a créé et qu'elle tient à conserver..., sans quoi le baptême n'aurait plus d'utilité.

Tout ce que l'Église a placé dans la bouche de Jésus ne serait jamais parvenu jusqu'à nous sans l'apôtre saint Paul et comme rien n'a été écrit du vivant du prophète, il est permis de croire que bien des choses ont été rapportées par les évangélistes et bien des paroles qui ont pris naissance dans leur imagination.

Revenant au Saint-Sépulcre, lorsque j'ai osé dire que le temple qui est censé l'abriter n'est pas celui qui possède le tombeau, je me suis rappelé que c'est bien Jésus qui a dit de cette Jérusalem qu'il avait tant aimée et sur laquelle il pleurerait au soir de sa vie, qu'elle serait détruite et que, de son temple il ne resterait pas pierre sur pierre. Vespasien en 68 et son fils Titus en 70 réalisèrent sa prédiction et l'œuvre des siècles acheva ce qu'avait commencé la main des hommes.

Aussi, comment se reconnaître au milieu des ruines et des bouleversements successifs enregistrés par l'histoire. A l'archéologie seule il appartient de débrouiller ce chaos. Nous ne possédons pour nous guider que des conjectures et des probabilités sur lesquelles longtemps encore s'exercera notre imagination.

Avec vous je consens à répéter, mon cher abbé : Qu'importe au fond que le Saint-Sépulcre soit réellement le lieu de sépulture de Jésus ? Qu'importe même qu'il soit né à Bethléem ou à Nazareth... ou ailleurs ? Le lac de

Tibériade, le Jourdain, la Galilée entière rappelleront toujours à ceux qui les visiteront que c'est là que les paroles qui sont rapportées du Christ ont été dites et se perpétueront comme les plus belles qu'aient prononcées des lèvres humaines, les plus suaves qu'il soit donné à l'humanité de répéter, paroles de liberté, de fraternité, d'égalité, de justice et d'amour dont elle doit vivre à jamais pour comprendre Dieu.

Pour ce qui est des croisades, relisez l'histoire en dehors des écrivains de l'Église. A part la belle conduite du naïf roi Louis IX qui y gagna son diplôme de saint et la médaille du martyr, les autres furent dictées par des pensées de lucre pour beaucoup de seigneurs qui n'ont laissé à leurs descendants que ce seul titre glorieux : fils de croisés. Quant aux motifs qui dirigèrent la première croisade, vous n'ignorez pas qu'ils eurent tout simplement pour but de débarrasser le sol de la France des hordes de meurtre-faim, pillardes, dévastatrices, comptant autant d'Allemands que de Français. Un moine habile et patriote peut-être les envoya mourir ailleurs au cri de : « Dieu le veut ! » les dirigeant vers la Palestine où fort peu de ces croisés arrivèrent, afin de reconstituer le Saint-Sépulcre et rendre à l'adoration de la chrétienté un tombeau que, depuis plus de six cents ans, elle ignorait complètement.

Le spiritisme que vous accusez de soulever plus de difficultés que la théologie orthodoxe trouverait assez son compte dans une étude approfondie des premiers temps si suggestifs du christianisme. Ce qu'il y a de certain, en ce qui concerne le temps présent, c'est que la façon dont le spiritisme pose le problème religieux relativement à Dieu, à l'âme et à la vie future, est autrement judicieuse pour l'esprit instruit et élevé comme pour celui de l'homme simple que la solution donnée par l'Église romaine.

Dans notre doctrine, le problème du mal, cette pierre d'achoppement de toutes les orthodoxies occidentales, trouve une réponse satisfaisante : Au lieu d'accepter la faute originelle — j'y reviens malgré moi — avec laquelle l'Église ne fait qu'aggraver la difficulté du problème sans légitimer une souffrance imméritée, le spiritisme laisse l'homme artisan de sa destinée. Pour la créature divine la justice est vraiment immanente et l'au-delà de la vie n'est pas cet état définitif si difficile à consolider par l'Église avec son paradis, son enfer éternel et son purgatoire ridicule, mais le simple prolongement de son existence terrestre dans laquelle tous nous reviendrons si des liens trop étroits nous rattachent encore à ce monde inférieur. Avec notre philosophie qui ne revêtira jamais le caractère d'une religion, mais demeurera une pure morale, pas de péché sans repentance, pas d'âme irrévocablement perdue. Ce qui serait une accusation jetée à la face de Dieu, mais il n'y a que des traînards à qui une main secourable doit être tendue

pour les aider à franchir les étapes d'une évolution dont la perspective vraiment divine se perd dans l'infini des univers célestes.

Comparez ces deux doctrines, monsieur l'abbé, et voyez celle qui, parce qu'elle est la plus miséricordieuse, se rapproche davantage de l'Évangile et de cet esprit de Jésus qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres... C'est « à votre charité que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. »

Vous aurez beau faire, beau dire, aujourd'hui l'Église romaine voit de jour en jour son autorité s'amoindrir, les foules qui s'écrasaient sur les pas du Christ s'éloignent de l'Église ; le zèle de beaucoup de ministres de Dieu n'est plus exempt de vues intéressées ni même politiques ; tous visent la crosse et le manteau rouge... peut-être quelques-uns même le siège de Pierre ! Aujourd'hui, le clergé connaît aussi les « arrivistes ». La papauté chancelle et se préoccupe du spiritisme qu'elle n'ose plus simplement ridiculiser. Les nuages du moyen âge furent emportés sous le souffle puissant de la science et le spiritisme grandit ; à son début il n'était que le petit grain de sénévé de la parabole, mais, en dépit des menaces du vent et de la foudre, il a été jeté en bonne terre. Il n'est déjà plus un arbuste, c'est un arbre et le jour est proche où, sous l'ombrage de ses vastes ramures, viendront se reposer tous ceux que la vie a meurtris, ceux qui ont pleuré, enfin ceux que les religions officielles ne peuvent plus consoler et qui cependant ont droit à l'espérance... que Dieu leur a promise et leur accordera.

Veuillez agréer, monsieur l'abbé, avec l'espoir de vous revoir bientôt à la source où Vitellius fit camper son armée et guérit sa goutte, l'assurance de mes sentiments très dévoués.

LÉOPOLD DAUVIL

PHOTOGRAPHIE DE L'INVISIBLE

Une lettre de notre ami, le commandant Darget de Tours, accompagne un numéro de la *Paix Universelle* nous priant de le placer sous les yeux de nos lecteurs. Nous le faisons avec plaisir, afin de leur donner, comme régal, la lettre d'Emmanuel Vauchez au professeur Ch. Richet.

Une liste de souscription n° 323, pour récompenser l'auteur de l'appareil qui arrivera à photographier les êtres et les radiations de l'espace, est ouverte à la Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

DE

MAGNÉTISME — SPIRITISME — PSYCHISME

Pour conquérir la Vérité

Nous apprenons avec plaisir que sous l'initiative de notre ami Emmanuel Vauchez, à la suite d'une lettre adressée à M. le professeur Charles Richet et que nous reproduisons plus loin, un groupe de savants, et non des moindres, pénétré de l'importance qu'il y a pour l'humanité entière à connaître sa destinée, vient de lancer un appel à tous les chercheurs, tout en ouvrant une souscription pour les encourager dans leurs travaux à la recherche de la Vérité.

Il ne faut pas oublier en effet que, tout en cheminant sur la route du Progrès, la Science est arrivée à un point où, malgré elle, entraînée vers de nouveaux horizons, elle roule de plus en plus vite vers les nouvelles connaissances que lui révèlent les profondeurs insondables de l'invisible. Des énergies puissantes apparaissent, des formes insoupçonnées de la Vérité s'imposent de nouveau chaque fois qu'un pas de plus est fait vers l'inconnu, et l'homme est ainsi amené à contempler un spectacle qui l'émeut, le trouble et l'enchanté à la fois, et il se dit : « Si pourtant cela était. »

Alors, cherchant à analyser les causes de ce spectacle inoubliable, il s'aperçoit bien vite que tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sent, tout ce qui l'enchanté et le ravit appartient réellement au domaine de l'invisible. Et c'est ainsi que pour s'en assurer mille moyens surgissent de son cerveau ; des appareils enregistreurs sont confectionnés pour remplacer l'œil et le toucher, et, malgré cela le scepticisme règne toujours en maître. L'œil a vu, l'oreille a entendu : hallucination. Un appareil enregistre et conserve : supercherie d'intéressés, etc., etc.

Or, pour chasser le doute, des hommes éminents se mettent à l'œuvre, et bientôt, par l'encouragement offert aux chercheurs, de nouveaux produits s'adaptant à de nouveaux appareils viendront satisfaire les masses en vulgarisant une vérité vieille comme le monde. C'est pourquoi faisant appel à tous nos lecteurs et amis, nous disons apportez votre obole à l'œuvre naissante, prenez un peu de votre superflu, et demain peut-être, avec la satisfaction du devoir accompli, avec des preuves à votre portée vous vous écrierez une fois de plus : non seulement je crois, mais j'ai la certitude de la survie.

N'oublions pas que de même que les ruisseaux et les rivières forment les fleuves qui se perdent dans l'Océan, les petits sous donnés, convergeant de toutes parts vers notre trésorier formeront le fleuve qui nous fera voguer vers un Océan de bonheur.

A. BOUVIER.

LETTRE A MONSIEUR CHARLES RICHEL

Monsieur et cher Concitoyen,

Aussi loin qu'on remonte aux origines de la Terre, on trouve l'idée d'immortalité dominant toujours plus ou moins le cerveau des hommes ; on dirait un phare éclairant les obscurités de la Planète.

Cette foi recueillie par les religions qui ont dominé la conscience des générations éteintes, a subi des transformations au cours des siècles passés, sans jamais s'éteindre ; les luttes des hommes ne l'ont pas détruite.

Aujourd'hui affaiblie, attaquée par le matérialisme et l'athéisme, elle chancelle : elle attend une transformation nouvelle. Cette transformation n'est pas éloignée, mais c'est à la porte de la Science qu'il faut frapper pour la preuve de l'immortalité de l'âme.

En effet, les Sciences chimiques ont découvert l'existence de l'infiniment petit, l'imperceptible bacille ; elles ont continué leur travail en révélant le microbe invisible. Si on a pu découvrir l'invisible dans l'infiniment petit, il est vraisemblable que l'infiniment grand peut se révéler ? Cela veut dire : avec des recherches spéciales trouver l'application de la photographie au monde extra-humain aussi facilement qu'au monde humain ; photographier les êtres de l'espace aussi facilement que les vivants ; en un mot, partir de ce phénomène déjà obtenu, mais dans des conditions difficiles, pour le régulariser, le vulgariser plutôt, en mettant sous les yeux de l'Humanité incrédule, la preuve indiscutable de l'immortalité, preuve qui, certainement, produira de grandes et heureuses transformations sociales.

Je crois le moment venu d'agir, pour cela, il faudrait d'abord un Comité scientifique (Jury international), destiné à contrôler les procédés photographiques qui seraient obtenus.

Je viens vous demander de vouloir bien en faire partie, mettant ainsi votre grande autorité scientifique au service d'une découverte qui, malgré les criailleries de l'ignorance, ne peut que servir l'Humanité.

En dehors de ce Comité international, il y en aura d'autres dans tous les pays qui se chargeront de recueillir des fonds au profit du Chimiste ayant découvert le procédé cherché (après approbation du Comité).

Aujourd'hui, j'ai dix mille francs de souscriptions qui seront versées aussitôt la constitution du Comité scientifique.

Cette campagne arrive à son heure, pour empêcher l'Humanité d'aller à la dérive.

Recevez, etc.

EMMANUEL VAUCHEZ.

A la suite de cette lettre est venue la déclaration suivante :

DÉCLARATION

L'étude des Phénomènes psychiques étant entrée dans la voie scientifique positive, et d'autre part, les procédés photographiques réalisant actuellement de rapides et remarquables progrès, le moment paraît venu de cher-

cher, s'il ne serait pas possible d'obtenir enfin des photographies d'êtres ou de radiations invisibles sur des clichés indiscutables et offrant toute les garanties exigées par les méthodes de l'expérimentation positive.

Le service rendu par ce résultat serait considérable à tous les points de vue.

Les soussignés se sont en conséquence réunis en Commission d'initiative et pensent, que pour stimuler les recherches, il serait nécessaire de pouvoir offrir un Prix important à celui qui ferait cette découverte, par le perfectionnement qu'il apporterait aux appareils, aux plaques sensibles ou à de nouveaux produits. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, que l'Inventeur recevrait directement une notable rémunération par la vente de ses appareils.

Ils font appel dans ce but à tous ceux que la question intéresse et qui en comprennent l'importance pour l'éducation morale de l'Humanité.

SECTIONS FRANÇAISE ET BELGE

MM.

D^r Charles RICHET, professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie de médecine, 15, rue de l'Université, Paris, *Président*.

Camille FLAMMARION, astronome, 16, rue Cassini, Paris, *Vice-Président*.

Colonel Albert de ROCHAS D'AIGLUN, à Grenoble (Isère), *Vice-Président*.

Emmanuel VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), *Secrétaire-Général*.

D^r FOVEAU DE COURMELLES, directeur de l'Année Électrique, 26, rue de Châteaudun, Paris, *Secrétaire*.

Commandant DARGET, 2, rue Champoiseau, à Tours (Indre-et-Loire), *Trésorier*.

D. BELLE, sénateur d'Indre-et-Loire.

D^r Félix REGNAULT, directeur de l'Avenir Médical, 13, rue Avize, à Sèvres.

Le chevalier le CLÉMENT DE SAINT-MARCO, commandant du Génie à Anvers (Belgique).

D^r Prosper VAN VELSEN, directeur de l'Institut Hypnotique et Psychothérapique, à Bruxelles (Belgique).



Église Spirite

Saint-Siège catholique chrétien et du Saint-Esprit (1).

Avant de donner notre opinion en peu de lignes sur cette fondation bizarre je pense qu'il est nécessaire d'en faire connaître aux spirites la circulaire absolument grotesque qui nous a été adressée après quoi nous en discuterons les articles.

L. D.

(1) Évangile Spirite, p. 296, et de l'Esprit de vérité.

**Au nom du Père, du Christ et du Saint-Esprit
à tous nos frères et sœurs, Salut !**

Les fonctions qui me sont confiées provisoirement mettent en moi une lourde responsabilité devant Dieu, devant tous nos F. E. C., et tous les infidèles dont cette dernière catégorie a besoin plus que d'autres de notre très sainte doctrine Catholique chrétienne et du Saint-Esprit.

Je ne saurais aussi, très chers frères, trop vous solliciter à accomplir cette tâche, à qui Dieu vous en a donné la Divine mission, écoutez sa voix et vous sentirez très suffisamment que vous êtes des missionnaires d'ordres différents.

J'aurais voulu une autre personne que moi ayant plus de renommée et mieux connue, moins pauvre et plus savant. Mais j'espère, très chers frères, que quand sera venu le moment, vous viendrez à Pont-Saint-Esprit pour y élire définitivement le chef de notre très Sainte Mère l'Église du Saint-Esprit ; dès aujourd'hui, nous vous invitons à vous préparer dans cet acte solennel pour exécuter la volonté de Dieu notre père (1).

Tâchons de bien nous connaître et de nommer des serviteurs dévoués et de vrais imitateurs du Christ. C'est ce qui fera triompher notre Église. Ce dit Congrès est fixé aux trois jours suivants : la Pentecôte 1908 (les lundi, mardi et mercredi). Tous nos frères, soit en groupes ou isolés, sont priés de se rallier à notre Église sous peines d'infractions morales (ordre de l'Esprit de vérité).

Pour faire suite à notre circulaire du 30 juin 1907, qui faisait connaître la fondation de l'Église du Saint-Esprit, conformément aux *instructions médianimiques de l'Esprit de vérité* et aux multiples écrits prophétiques consignés au sein de notre doctrine (1), nous avons à vous soumettre les décisions concernant l'organisation de la marche de notre doctrine. Nous avons pour cela à nous unir très fortement. Nos Frères E. C. y bénéficieront et on ne verra plus en nous des fous ou des diaboliques, et bien de nos frères cesseront d'être ainsi traités, comme le furent les premiers chrétiens.

Les frères spirites qui voudraient donner l'enseignement officiel devront se faire inscrire dès aujourd'hui mariés ou non, des instructions seront envoyées confidentiellement aux intéressés, le public ne doit pas assister aux séances expérimentales réservées aux initiés, et aux médiums connus, tous ceux qui désireront enseigner seront nommés prêtres ou évêques selon l'instruction et recevront des indemnités d'après les moyens de notre Église.

Nos Sœurs E. C. ne doivent pas perdre de vue leur mission qui est celle de rentrer dans les hôpitaux et l'enseignement libre et doivent aider l'en-

(1) Saint Évangile Spirite, p. 296, etc.

tance à gravir les marches de notre Église. Il en est de même des hommes en dehors du Sacerdoce, tous recevront des instructions spéciales adaptées à leurs vocations.

Prendront part au Congrès tous ceux nommés par notre Église, les publicistes, présidents de groupes spirites.

Ces derniers en aviseront le Saint-Siège au moins un mois à l'avance. Nous recommandons les traitements curatifs exercés par nos frères conformément à la doctrine sous forme de prières, les tribunaux ne pourront rien contre nous.

Locaux. — Prière de nous faire connaître les locaux disponibles qui seraient mis à notre disposition, gratuitement, pour y installer nos églises provisoires et y donner l'enseignement et les traitements curatifs, les locaux pour nos frères, prêtres ou évêques de notre église, étant ainsi nommés conserveront leur profession jusqu'au jour où un traitement leur assurera leur existence matérielle, vu que le prêtre doit vivre de l'autel.

Secours. — Bon nombre de nos frères se trouvent sans ressources et voudraient que notre Église leur assurât l'existence professionnelle. Nous faisons un appel à tous les Spirites de nous aider, si minimes soient-ils, des dons manuels. Prière aux directeurs de journaux ou revues spirites de faire un appel.

Administration. — En attendant d'avoir des fonds, les spirites qui se chargeraient de loger et de nourrir nos prêtres chez eux, et pourvoir à leur entretien de bien vouloir nous faire tenir les offres de logement et de nourriture.

Spirites. — Certains spirites n'ont pas cru encore devoir se rallier à notre Église (1). En conscience ils doivent le faire sous peine de mauvais exemple donné aux matérialistes et athées, et par là encourir toutes les responsabilités. Toutefois nous avisons les bons spirites de se rallier et de ne point suivre ces frères encore trop préoccupés du matériel et de ses ramifications, plutôt que du devoir, et d'écouter l'Esprit de vérité envoyé par Dieu.

Séminaires. — Dans un temps à venir nous avons à fonder un séminaire pour nos élèves prêtres et cela sitôt que les fonds pécuniaires le permettront.

Manuels (2). — Les Spirites qui voudront y souscrire prière de nous les signaler.

Saint-Siège. — Il sera installé à Pont-Saint-Esprit dès que les fonds demandés seront réunis. Jusque-là l'adresse sera variable ainsi que la localité, nous ferons connaître les changements par la voie des journaux spirites.

Critiques. — Les critiques malveillantes de certains frères ne sont pas

(1) Église du Monde Nouveau.

(2) De l'Église Catholique Chrétienne et du Saint-Esprit, complet 2 fr. 50.

fondées, ni justifiées, prière de venir les formuler à Pont-Saint-Esprit à la Pentecôte 1908 où nous y répondrons en tout point et en présence de tous nos frères qui jugeront.

Cérémonies. — Les Spirites devront, avant de célébrer une cérémonie civile en ne pas se servant des Romains, s'assurer s'il n'y a pas de prêtres dans leur pays ou quartier, car ils donnent mauvais exemple comme anti-religieux, et laisseraient croire que le désincarné est athée. « Christ s'est servi des Israélites » en attendant mieux, nous conseillons plutôt à ne pas donner d'exemple d'athéisme.

Communications. — Nous recommandons aux Spirites, chefs de groupes, de donner lecture de la présente circulaire à trois réunions de groupes dans le mois que recevra réception pour le bon exemple à donner à nos frères infortunés et engageant ces derniers à venir entendre les enseignements de Dieu contenus dans notre doctrine qui ont été lettre morte et ignorés de nos frères jusqu'ici. Assistez tous aux divins offices et chantez les louanges de l'Éternel, rendons grâce à Dieu : prions en collectivité, nos prières seront plus fortes, unissons-nous en toutes choses, n'ayons qu'un but, aller vers notre Père et aidons nos frères en retard à s'élever aussi, vous en aurez tous les mérites. Spirites, telle est notre mission (2). Ne faillissons pas, plus de respect humain, nous sommes les soldats de Dieu. Nous n'avons à suivre personne seule notre consolante doctrine spirite. Tous debout et à l'œuvre telle est la volonté de Dieu, la promesse du Christ, du Saint-Esprit qui nous a envoyé.

Fait au Saint-Siège le jour de la Noël.

Anniversaire de la venue du Christ Jésus sur la terre.

ARNAUD

Chef provisoire de l'Église du Saint-Esprit.

Secrétaire : DARIUS.

14, rue Sausserie (Montpellier.)

∴

Lorsqu'il fut question de créer cette chapelle, j'ai, si mes lecteurs s'en souviennent, adressé au Chef provisoire Arnaud quelques conseils en un article placé sous ce titre : « Pas d'Église spirite » ; et, cette lettre ouverte, j'aurais pu, si j'avais quelque orgueil, la signer du titre de *Conseiller de l'Église du Saint-Esprit* qui venait de m'être conféré comme président d'un cercle spirite et peut-être aussi comme lettré spirite. Mais je dois avouer que

(1) De l'Esprit de Vérité.

(2) *Revue spirite*, septembre 1907, p. 600.

si je suis certain d'avoir été élu président du Cercle Allan Kardec, je suis moins sûr de mériter le titre de lettré spirite.

Hélas ! mes paroles n'ont point été entendues du nouveau pontife ni de son troupeau, et l'événement s'est accompli. Il n'y a plus à revenir là-dessus, l'Église nouvelle est édiflée (moralelement du moins) car je crois que, ne sachant encore où sera l'emplacement de la cathédrale, la première pierre n'a pas été posée. L'Esprit de vérité aurait pu fixer le saint endroit, c'est un oubli, il le réparera, espérons-le, car, à un chef d'Église il faut une Église, une chapelle ou, en attendant, une grange tout au moins. Sera-t-elle à Pont-Saint-Esprit ? Je pense que cela est probable car le Pont franchi, on est toujours sûr du Saint-Esprit. A-t-on songé à Avignon où subsiste encore le Palais des Papes ?

Enfin puisque le Saint-Siège catholique chrétien et du Saint-Esprit auquel, il me semble, on aurait pu ajouter aussi le titre de Saint-Siège spirite — est fondé, jetons ensemble un pieux regard sur le prospectus qui nous a été adressé afin d'en propager la connaissance à nos huit cents abonnés de la *Revue spirite*. — *Au nom du Père — du Christ...* Pourquoi ne pas oser dire *du fils* ? Ou bien disons *Au nom de notre Père*. Quant au Saint-Esprit je reconnais que puisque nous sommes en relation avec des Esprits, il en existe évidemment parmi eux un plus saint que les autres. Et puis, il n'y a pas à dire, si la nouvelle Église garde le *signe de la croix*, il faut conserver le Père pour le front, le Christ pour la poitrine, alors le Saint par habitude va droit à l'épaule gauche, et l'Esprit à l'épaule droite, mais *l'ainsi soit-il*, qu'en font-ils les catholiques chrétiens du Gard ?

Le Saint-Père Arnaud prend les fonctions qui lui ont été confiées au sérieux mais, toutes provisoires qu'elles soient, il sent quelle lourde responsabilité il assume devant Dieu qui ne demandait pas mieux que de le laisser vivre tranquillement loin des pompes ecclésiastiques... Si ce brave homme avait consulté le Père Éternel, il est plus que probable que celui-ci lui eût répondu : « O mon ami, le pape qui loge au Vatican me cause assez d'ennuis sans que tu viennes fonder un second Saint-Siège. Crois-moi, Arnaud, reste calme, songe que toi tu n'es pas encore infallible. Que de tracas tu vas nous causer là-haut où, sans parler de mon fils, saint Pierre n'est pas content... tu sais... » *Petrus* » *petram* » il entrevoit des conflits entre Rome et Pont-Saint-Esprit afin de savoir quelle Église prévaudra. — Mais Dieu n'en saurait vouloir à celui qui avoue humblement qu'on lui a offert la tiare malgré lui, qu'il n'avait pas assez de renommée, qu'il n'est pas assez connu, qu'il est pauvre et peu instruit... Aussi compte-t-il partager sa Divine mission avec ses très chers frères qu'il invite à venir voir leur très Sainte Mère l'Église du Saint-Esprit. Ce doux Arnaud est sans doute un bon moine du moyen âge réincarné dans un pape. En cette vie il est récompensé des ver-

tus d'une existence passée. Vous aviez mérité la gloire qui vous arrive, mon Saint-Père, et je pense que si je me rends à Pont-Saint-Esprit vous ne me refuserez pas votre très sainte bénédiction pourvu que je ne sois tenu de rien baisier.

Ce brave pontife prend son rôle au sérieux : « Pour faire suite à notre circulaire », dit-il ... etc. (il n'ose pas encore mettre encyclique mais ça ne tardera pas). Ce qu'il y a de grotesque dans cette circulaire c'est que le Saint-Père Arnaud avoue qu'avant d'avoir fondé une Église on prenait ses frères et lui pour des fous et des diaboliques. « Jugez un peu maintenant comment on va les traiter !! »

Les frères spirites mariés ou non recevront des instructions confidentielles s'ils veulent bien se faire inscrire pour donner l'enseignement officiel ; ils ne sont pas astreints encore au célibat, c'est là du moins une supériorité sur l'Église d'à côté.

Le Saint-Père promet un avancement rapide aux membres du corps enseignant, ils seront nommés prêtres ou évêques... les bacheliers pourront être promus archevêques *illico*. Enfin, des indemnités leur seront accordées suivant les moyens de leur Église... J'ai bien peur qu'ils ne soient en ce cas tous frères mendiants.

Voilà les bonnes sœurs rétablies pour les hôpitaux et l'enseignement libre, elles soutiendront aussi les bébés trop petits pour monter seuls les marches un peu hautes sans doute de la paroisse nouvelle.

Il y aura des Conciles (c'est par erreur que le Saint-Père a dit congrès).

Adorable l'article qui recommande les traitements curatifs exercés par les FF. conformément à la doctrine sous forme de prières, les pilules Pink, les pastilles Géraudel, et les Rigollot sont enfoncés ! Une prière et toute maladie sera curée... les tribunaux ne pourront plus chercher noise aux guérisseurs non patentés.

Locaux. — Réflexions faites, le Saint-Père propose aux habitants de lui faire connaître les locaux disponibles qui pourraient permettre d'y installer gratuitement ses églises, ses écoles de médiums, ses écoles de médecine curative à l'abri du Code, les dortoirs des frères et des sœurs, des prêtres, des évêques : tous gens mariés, bien entendu. Si la ville de Pont-Saint-Esprit peut y suffire c'est le Paradis terrestre qui s'y installera.

Mais il y a une paille dans ce beau métal... c'est que l'évêque, s'il est coiffeur ou charcutier, devra continuer sa profession jusqu'au jour où un traitement lui assurera l'existence matérielle. Encore, le charcutier sera-t-il plus privilégié que le coiffeur car il peut vivre en mangeant son fonds tandis que le perruquier !! Mais le Saint-Père le dit judicieusement : le prêtre doit vivre de l'autel. Dans cette église-là je me demande s'il ne préférerait pas vivre à l'hôtel !

L'article *Secours* est une perle. Outre qu'il est si peu français qu'on ne le comprend guère, il invite tous les spirites à donner à la sainte famille les moyens de s'entr'aider; les frères sans ressources prient l'Église de leur assurer l'existence professionnelle. Quant à l'aide par les dons manuels je ne saisis pas bien. A celui qui a faim, si l'on offre une paire de sabots et à celui qui a soif un bidon de pétrole, le but est manqué ! Prière aux directeurs de journaux ou revues spirites de faire un appel ! Chers lecteurs je vous en prie, n'oubliez pas pour le Saint-Siège catholique chrétien les dons manuels, si minimes soient-ils !!

L'*Administration* donne une rude leçon aux disciples de l'Église de Jésus qui, depuis la séparation, à part les Jésuites qui se sont adroitement fait loger et héberger par les vrais croyants, les riches surtout, — combien de chrétiens ont pensé à inviter les prêtres à venir coucher chez eux, à les vêtir et à les nourrir ?

L'article *Spirites* m'a fait faire un gros *mea culpa*, je dois être de ces frères trop préoccupés du matériel et de ses ramifications, « ramifications » m'a rendu songeur. Il est vrai que je pourrais entrer dans l'un des séminaires... il y en aura plusieurs et cela sitôt que les fonds *pécuniaires* le permettront. Je me demande sur quels autres fonds la très Sainte Église de Pont-Saint-Esprit pourrait bien compter ?

Manuels. — Les spirites qui voudront y souscrire, prière de nous les signaler. Signaler quoi, les spirites ou les manuels ?

Saint-Siège. — Je crois que le Saint-Père Arnaud se défie de son collègue romain ; il sait par l'expérience de sa vie monastique passée que les Borgia ne plaisaient pas, aussi se garde-t-il à « carreau ». Il va commencer par réunir des fonds, des fonds *pécuniaires*, bien entendu : Il promet d'établir son palais papal et son Église à Pont-Saint-Esprit, il semble y tenir, mais comme le poignard, le poison des anciens jours ou la bombe *modern-style* pourrait supprimer Sa Sainteté avant qu'elle ait pu réaliser son plan gigantesque, saint Arnaud annonce que jusque-là son adresse sera variable, ainsi que la localité, et afin de dépister les sbires envoyés par son *alter ego* Pius X, il nous fera connaître les changements par la voie des journaux spirites. Peut-être Arnaudus Primus n'a-t-il pas songé à une Église automobile ? je vais lui ouvrir les idées sur celle-là. L'Église roule, la trompette en mi-bémol jouant l'air bien connu : *Esprit-Saint descend par ici !* annonce aux fidèles du Gard entier l'arrivée du pape, et la place publique est en un instant couverte de frères, de sœurs, de prêtres, d'évêques sortant de leurs boutiques afin de voir si les fonds sont arrivés qui leur permettent de se livrer enfin au repos et aux agapes spirites.

Critiques. — Les critiques malveillantes de certains frères ne sont pas fondées, hélas ! votre Eglise non plus n'est pas fondée, Saint-Père. Je vous

remercie d'inviter les faux frères à venir formuler ces critiques à Pont-Saint-Esprit le jour de la Pentecôte... mais où, cher pontife ? Est-ce à la mairie, à l'hôtel de ville ou dans le magasin d'un frère évêque ?

Comptant aller à Nice sous peu de jours, j'irai vous demander votre bénédiction et, si vous voulez bien, pour le jour où je vous aurai très respectueusement prévenu de mon arrivée, réunir deux ou trois cardinaux, quelques évêques et plusieurs frères sans omettre d'inviter les plus aimables de leurs « dames sœurs », un choix « d'âmes sœurs », nous pourrions, en faisant une bonne manille et en vidant quelques bocks que j'offre, causer, sans attirer l'attention « *muros aures habent* » parler de notre très sainte mère l'Église. Il sera prudent que deux ou trois frères veillent à la porte afin de nous avertir s'ils aperçoivent ou entendent des Italiens... je tiens encore à ma peau.

Vous m'expliquerez, très Saint-Père, ce que vous entendez par la célébration des cérémonies civiles en ne se servant pas des Romains. Vous me direz comment nous pourrions nous assurer de la présence dans le pays des prêtres antireligieux. Ah ! Saint-Père, que de soucis vous vous préparez !

..

Chez Monsieur Arnaud, j'abandonne ici le ton de la plaisanterie que votre circulaire grotesque et incohérente de la première à la dernière ligne m'a inspirée malgré moi.

J'ai voulu un instant vous appliquer le *Castigat ridendo mores*, vous flageller en riant, mais moi qui n'aspire ni à l'épiscopat, ni au chapeau rouge, je vous prie d'écouter une dernière fois les conseils sensés d'un fervent spirite dont la chevelure a blanchi. Abandonnez votre rêve irréalisable. Ne posez pas la première pierre de votre Église ridicule, rendez la liberté à vos ouailles, frères et sœurs spirites. Ne signez aucun brevet d'évêque, cessez de faire appel aux fonds qui ne viendront pas. Vivez tranquille, et deux fois par semaine, afin de rester spirite, réunissez chez vous quelques amis sincères des deux sexes. Remettez-vous autour de votre table après avoir pris le café, et appelez votre « Esprit de vérité ». Et, s'il frappe les trois coups affirmatifs, veuillez lui poser les questions suivantes : « Esprit saint, est-ce vous ? » — « Oui » — « Avez-vous lu, cher Esprit, l'article publié dans la *Revue spirite* en réponse à ma circulaire ? » — « Oui » — « Que pensez-vous de ces plaisanteries inspirées par le démon ? » — « Rien. » — « Mais, cher Esprit de vérité, ce n'est pas répondre ; que me conseillez-vous ? Dois-je comme pontife de notre très sainte mère Église spirite, mettre la *Revue spirite* à l'Index et excommunier son rédacteur en chef ? »

— « Non, non, mon bon Arnaud, faites ce que vous conseille l'auteur de cet article... Ne persistez point à vouloir élever une Église pour les spirites qui n'en ont nul besoin, car vous les couvririez de ridicule. »

Vous allez faire couler non du sang mais des flots d'encre. On pourrait même vous enfermer comme insensé... pensez-y, père Arnaud. Croyez-moi donc, moi l'Esprit de vérité, je vous le dis, renoncez à votre utopie sainte mais peu sage et, pendant qu'il en est temps encore, écoutez les conseils de celui qui, je vous l'affirme, est pour vous un ami sincère.

LÉOPOLD DAUVIL

ESPRIT, ÂME ET CORPS

Extrait du *Light* du 24 août.

Comme il me paraît regrettable que des malentendus puissent venir affecter la cordiale harmonie qui doit exister entre confrères, je désire ajouter quelques mots à ce qui a été dit dans le *Light* du 10 août et cela probablement rétablira l'accord.

Tout d'abord, je ferai remarquer que je n'emploie pas le mot « Esprit » dans le même sens que cela se fait généralement dans le *Light*. Je suis absolument d'accord sur la définition donnée par « Vir » dans sa lettre publiée le 27 juillet. Pour moi le mot « Esprit » veut dire le « Divin Ego », le moi conscient qui jamais ne manque ni ne se trompe. Ce mot sacré « Esprit » ne doit pas être inconsidérément associé avec toutes sortes de phénomènes. Selon mes notions, un esprit ou fragment de Dieu, ne peut pas se matérialiser dans une séance quelconque, mais je crois fermement que les âmes peuvent le faire.

La distinction que je fais entre l'esprit et l'âme n'affecte en aucune façon la « solution des spiritualistes ». Je sais, par expérience personnelle, que la communion entre les vivants et les morts — comme on les désigne — n'est pas seulement possible, mais de fréquente occurrence. Il ne me viendrait jamais à l'esprit de renier un fait si bien prouvé, fait qui a été un grand bienfait dans ma propre vie, mais je maintiens qu'il est absolument impossible qu'un esprit puisse être « vu » à une séance. Il peut être présent, mais il reste invisible aux yeux des mortels.

L'esprit est couvert par l'âme et l'âme est enveloppée par le corps astral; c'est ce dernier qui peut être aperçu s'il est suffisamment condensé.

Dans quelques cas, quand l'âme anime encore le corps astral, des faits patents peuvent être obtenus, qui prouvent la survie de la conscience; mais, dans d'autres cas, quand l'âme s'est envolée et a abandonné l'enveloppe astrale, la forme matérialisée est seulement un corps astral sans âme, privé de plus haute intelligence. Katie King déclarait qu'elle ne pourrait jamais

plus revenir. Pourquoi? Parce qu'elle savait qu'elle allait abandonner le corps astral.

Cette enveloppe sans valeur doit se dissoudre quand l'âme l'a abandonnée; l'on ne doit pas essayer de prolonger son existence en lui laissant tirer sa vitalité des vivants. Qu'une âme se manifeste à ceux qu'elle aimait sur terre est une solennelle et belle chose; qu'un corps astral vienne « masquer » dans des séances publiques est quelque chose d'horrible. L'un est l'usage, l'autre le mésusage d'une faculté; en condamnant le dernier, je n'attaque sûrement pas le premier.

Je crois à l'absolue immortalité de l'Esprit et à l'immortalité conditionnelle de l'âme. Cette dernière peut entraîner, jusqu'à anéantissement, la seconde mort si, durant la période de temps assignée pour son développement, elle a systématiquement négligé de se perfectionner. Il y a beaucoup à dire sur ce sujet.

Je ne refuse pas d'admettre l'intervention spirituelle pendant que s'exercent les forces de la médiumnité. Mon âme essaye d'être l'obéissant serviteur du divin Ego, de l'« Esprit ». Elle refuse d'être contrôlée par d'autres âmes — qui peuvent être à un degré moindre de perfection que la mienne — mais elle est toujours prête à obéir aux commandements de l'Esprit. Les habitants des sphères célestes ne prennent jamais possession de la propriété d'un autre être; ils communiquent leurs désirs au propriétaire légal et c'est à celui-ci d'obéir.

Ma subconscience est simplement le médium par lequel les entités spirituelles communiquent avec mon être matériel ou conscience terrestre. En réalité il importe très peu qu'un message vienne de mon propre « Esprit » ou de celui de quelque autre personnalité.

Princesse KARADJA

Traduction M. GAY.

BIBLIOGRAPHIE

Une Idée qui renversera le passé et le présent, changera le cours du temps, et sur toutes ces ruines fera fleurir une Vie Nouvelle.

SCHILLER.

L'ÊTRE SOCIAL ET L'ORGANE DE LA CONSCIENCE DE L'HUMANITÉ

Par LE COMTE DE FAUGÈRE (1)

Dans cet ouvrage l'auteur explique la signification et le but supérieur que poursuivent la Terre et l'Humanité; il démontre que l'Être Social n'est

(1) Brochure in-8°, 1 fr., en vente à la Librairie des Sciences Psychiques et Spiritistes, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

pas une fiction, mais un être réel, ayant sa vie propre, son individualité, arrivant à se créer par l'évolution tous les organes de facultés pensantes qui caractérisent l'Être personnel.

La fonction suprême de l'Humanité, en tant qu'*Unité Collective*, est donc de coopérer à l'œuvre de Vie, et le but de notre action sociale apparaît clairement et se traduit ainsi : *Nous recevons la Vie individuellement, nous la transmettons collectivement.*

D'où la nécessité pour l'Humanité, élément pensant de ce nouvel être embryonnaire, de l'amener à la Vie Consciente, en centralisant la résultante de sa totale activité psychique supérieure, en une nouvelle Institution Sociale, qui sera l'*Organe de la Conscience de l'Humanité*.

En dévoilant le mystère de la Vie, qui est celui de l'incessante et éternelle création, le Comte de Faugère donne la solution du plus redoutable problème qui se soit posé devant l'esprit humain. Nous assistons à la genèse de la Vie, nous voyons notre point de départ qui est celui de tous les êtres, l'existence prend un sens, une raison d'être, et dès lors il nous est aisé de concevoir les vrais principes qui doivent régir les Sociétés humaines, tant au point de vue de leur organisation particulière, qu'à celui des fonctions qui leur incombent dans le grand concert de la Vie Universelle.

L'ouvrage se termine par cette conclusion :

La Vérité que nous venons de révéler porte en elle les éléments de la plus grandiose et de la plus féconde des Révolutions économiques, sociales et morales, que verra l'Humanité, celle qui la portera au point culminant de son évolution en changeant la face du monde, car alors, ayant la vision bien nette de son but et de sa raison d'être, elle pourra s'organiser scientifiquement et méthodiquement selon les principes qui régissent les organismes chez tous les êtres vivants, et suivre désormais sa marche normale dans la pleine conscience d'elle-même et de sa destinée.

La vie économique ainsi régularisée et n'absorbant plus tout l'effort humain, l'Humanité allégée de tout le poids de travail, de soucis et de misères qui l'opprime et l'annihile, pourra donner une place à l'exercice de sa vie sociale supérieure spirituelle, en organisant sa Vie Pensante, en vue des fins qui sont sa raison d'être en tant que Collectivité-Une.

Elle se créera également sa vraie vie morale, non point d'après les fantaisies des religions, qui disparaîtront d'ailleurs, mais par l'action régulatrice de la seule et de la plus haute autorité morale qui soit, aussi bien chez l'être humain individuel que chez l'Être Humanité *une*, autorité suprême qui est la Conscience (1). Lorsque la Conscience de l'Humanité sera organisée et fonctionnera comme organe social, elle agira et exercera son action morale non seulement sur la Collectivité, mais encore sur l'individu, qui comprendra et entendra mieux alors la voix de sa conscience personnelle. C'est ainsi que s'établira un jour l'Unique et Vérable Religion du Monde.

Ce jour est encore éloigné, mais que tous ceux qui déjà comprennent et

(1) Voir ce qu'est la Conscience, dans la *Création de l'Être et de la Substance*.

prévoient comme certain cet avenir, travaillent à le préparer ; qu'ils prennent dès maintenant l'initiative de se grouper sur tous les points du globe, de se relier entre eux pour former les premiers rudiments du nouvel organisme social embryonnaire.

Un tel groupement qui s'organisera et se développera exactement selon les lois des formations organiques, agissant par conséquent en pleine connaissance des lois de la Vie, exercera une action politique et sociale considérable, qui se fera sentir sur les Gouvernements d'une façon prépondérante, car rien ni personne ne résiste au mouvement et à l'action de la Vie : la Vie seule commande.

C'est donc à un tel groupement que doit revenir le Gouvernement ou plutôt la Direction du Monde, et lorsqu'il sera définitivement constitué, son plus strict devoir sera de s'emparer de cette Direction afin d'accomplir la Révolution attendue.

E. BOSC. — **La Psychologie devant la Science et les Savants.** — 1 vol. in-18 de 400 pages. — H. Daragon, éditeur, 30, rue Duperré. Prix : 3 fr. 50.

Depuis quelques mois nous avons eu à enregistrer l'apparition de volumes fort intéressants de E. Bosc (*La Morphine et l'Opium*) (1 vol. 2 francs). *Traité de Yoga* (1 vol. 6 francs). *Traité de longévité humaine* (1 vol. 5 fr.). Aujourd'hui le Directeur de la « Revue générale des Sciences psychiques » publie *la Psychologie devant la Science et les Savants* (1 vol. 3 fr. 50). Cet ouvrage débute par la définition de l'univers et de la psychologie et se continue par l'étude très documentée du fluide odique, de la polarité animale et végétale, du fluide astral, de l'hypnotisme, de l'hypnose, du magnétisme curatif, de la transfusion du sang, de la télépathie, du spiritisme, des médecins, de l'obsession, de la responsabilité, de la chromothérapie, de la matérialisation, de l'occultisme, de la magie, des talismans, pantacles, signatures. Tous ces chapitres viennent à l'appui des expériences des savants du monde entier et de celles de l'auteur. Ce livre vient à son heure car jamais en effet on ne s'est autant occupé de sciences occultes que depuis les dernières découvertes de la science. Tous ces ouvrages sont en vente à la Librairie H. Daragon, 30, rue Duperré, qui se spécialise de plus en plus dans la concentration d'ouvrages récents sur les sciences hermétiques.

E. BOSC. — *Traité de Longévité ou l'art de devenir centenaire*, vol. de 210 pages, 5 fr.

H. DURVILLE. — *Pour combattre le mal de dents et les maladies de la bouche, favoriser la dentition et éviter les accidents qui en sont la conséquence. Hygiène et moyens préventifs*, 1 fr.

Le Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :
LÉOPOLD DAUVIL.